DE L'INFLUENCE

N° 136.

DE LA PUBERTÉ, DE LA MENSTRUATION ET DU MARIAGE,

SUR LA SANTÉ ET SUR LES MALADIES DES FEMMES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 18 juillet 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. A. DURAND, de Paris,

Département de la Seine;

Membre des Sociétés d'Instruction médicale et clinique de Paris; ex-Chirurgien Aide-Major au cinquième régiment d'artillerie à cheval, aux hôpitaux militaires de Paris, et au sixième régiment de cuirassiers.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Président.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MANIBUS PARENTIS OPTIMI

JOANNIS-ANDREÆ DURAND.

Nunquàm ego te vitâ, pater amabilior,
Aspiciam..... At certè semper amabo.

CATUL.

A MA MÈRE.

Daignez, ô ma mère, agréer l'hommage de mes premiers travaux. Vous m'avez prodigué de tout temps vos soins et votre amour, ma tendresse et ma reconnaissance seront éternelles.

J. A. DURAND.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/delinfluencedela0005vari_v8a8

INTRODUCTION.

L'HOMME change continuellement depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'époque fatale où, entraîné vers sa fin par des altérations graduelles, suites inévitables des progrès de la vie, il rend à la nature les principes élémentaires dont elle l'avait formé. La femme, dans une vie plus orageuse encore, marche de révolutions en révolutions, dont la première est la puberté, et la dernière la cessation des règles. Parmi ces périodes, qu'y a-t-il de plus intéressant pour l'observateur que la première menstruation, époque si remarquable par les phénomènes qui l'accompagnent? La femme semble alors commencer une existence particulière sous l'influence des organes de la reproduction, qui lui donnent un mode de sensibilité différent de celui de l'homme, de celui qu'elle avait avant ces changemens, et qu'elle perdra un jour,

quand elle aura rempli le vœu de la nature. De là vient que ses maladies ont un double caractère de gravité qui les rend souvent funestes, et de mobilité qui semble échapper tout à la fois à l'attention et aux remèdes.

Plusieurs maladies que la femme avait pu apporter du sein de sa mère, ou que des circonstances accidentelles avaient fait naître, se trouvent arrêtées ou guéries par la première éruption des règles. D'autres, mais en plus petit nombre, sont développées ou produites par l'influence de ce changement; encore ces dernières, pour la plupart, n'arrivent-elles que faute d'avoir pris les précautions nécessaires pour ne pas entraver la marche de la nature, ou bien sont le résultat d'une éducation mal dirigée. Quelques-unes des maladies qui résistent à l'éruption menstruelle cèdent souvent à l'effet du mariage, ainsi que d'autres affections produites par la puberté. L'hymen développe aussi quelques maladies, desquelles on pourrait dire avec vérité qu'elles sont presque toujours la suite des excès des plaisirs ou de l'exaltation des passions. En effet, les époux savent rarement se contenir dans les limites de leurs besoins, et garder une modération qui aurait prolongé leur vie au-delà du terme qu'ils eussent pu espérer en restant célibataires.

J'ai cherché dans cette dissertation à suivre et à éclairer la marche de ces phénomènes en traçant en abrégé :

1.° L'histoire de la puberté chez la femme, et celle de le première menstruation ;

2.° Les maladies guéries
3.° Les maladies produites } par l'éruption des règles.

4.° Les maladies guéries
5°. Les maladies produites } par le mariage.

6.° Quelques conseils généraux suivant ces différens cas.

Tel est le but que je me suis proposé, telle est la tâche que je vais essayer de remplir : heureux si mes efforts m'obtiennent l'indulgence des illustres professeurs de cette École, et l'approbation du sexe aimable qui me fournit le sujet de cette thèse!

Il est si doux de s'occuper de ce qui peut contribuer a diminuer le nombre des accidens qui assiégent la plus faible et la plus intéressante partie de la société, celle que la nature a particulièrement destinée à reproduire l'espèce humaine, que j'ai fait de ce sujet l'objet de mon premier travail public, voulant montrer par-là ma pro-

fonde vénération et ma sincère reconnaissance pour celles qui nous ont donné le jour, qui ont soigné notre enfance, et dont l'existence entière est consacrée à embellir la nôtre.

DE L'INFLUENCE

DE LA PUBERTÉ, DE LA MENSTRUATION

ET DU MARIAGE,

SUR LA SANTÉ ET SUR LES MALADIES DES FEMMES.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de la Puberté et de la première Menstruation.

Enfance.

S'il est vrai que, pendant les deux ou trois premières années de la vie, on ne peut guère reconnaître qu'après un examen attentif les différences qui distinguent l'homme de la femme ; qu'une constitution molle et délicate leur est commune, et paraît les soumettre aux mêmes impressions ; que la même finesse de traits, le même coloris et le même son de voix se remarquent chez l'un et chez l'autre ; on a trop insisté sur cette ressemblance, et plusieurs auteurs on prétendu mal à propos qu'elle existait encore dans un âge plus avancé, et presque jusqu'à l'époque de la puberté.

A mesure que les enfans grandissent et que leurs organes se développent, on distingue plus aisément les sexes et les traits physiques et moraux propres à chacun d'eux ; bientôt on aperçoit qu'outre les organes de la génération, plusieurs des parties de la femme ne diffèrent pas seulement de celles de l'homme pour la

force et par les dimensions, mais qu'elles ont encore des formes particulières, et que toute son organisation paraît essentiellement subordonnée aux importantes fonctions de la propagation de l'espèce. Les différences morales sont encore plus faciles à apercevoir. A peine la petite fille commence à déterminer elle-même ses actions, faire usage de sa volonté, et obéir à ses goûts naissans, qu'on la voit se blottir dans un coin, jouer avec quelques chiffons et avec sa poupée, parler sans cesse, remuer les mains, la tête, enfin s'agiter beaucoup, mais sans changer de place ni faire de grands mouvemens. Le jeune garçon, au contraire, court, saute continuellement; il exerce ses forces et travaille à les augmenter.

Adolescence. Un, deux ou trois ans avant la puberté, suivant la précocité des sujets, le caractère de l'homme et celui de la femme se développent entièrement, et l'on peut reconnaître alors les dispositions de chaque individu. La femme, prévoyant le rôle qu'elle remplira un jour dans la société, s'occupe particulièrement des moyens qu'elle doit mettre en usage pour charmer et pour plaire, et, comme par un instinct naturel, même avant d'en connaître le prix.

L'homme montre un mélange heureux d'audace et de timidité, des craintes enfantines et un courage emporté. Ces passions vives contrastent avec son visage, dont les traits encore efféminés peuvent le faire confondre avec la jeune fille, surtout s'il en emprunte les vêtemens. C'est ainsi qu'Achille, à cet âge, trompait encore par ses traits extérieurs, quand, caché parmi les filles du roi Lycomède, il rendit inutile la dissimulation de Thétis, en choisissant une épée mêlée avec les objets de parure qu'Ulysse leur présentait. La jeune fille reste plus douce, plus tendre et plus affectueuse; elle a plus de finesse et de pénétration. C'est ainsi que, sachant combien la faiblesse de son organisation la soumet à l'homme, elle sait profiter même de ce désavantage en se montrant plus soumise qu'on ne peut l'exiger, et, en se plaçant continuellement sous la protection d'un frère ou d'un ami, flatte par-là leur amour-propre, et par ce léger détour parvient à les dominer tous deux.

Différence des deux sexes ; au physique

Le développement que l'âge produit dans toutes les parties du corps de la femme ne leur donne pas le même degré de force, de consistance, de grandeur, ni la même manière d'être que chez l'homme ; aussi, en général, ses os sont plus blancs, plus petits et plus légers ; la clavicule est plus longue et moins recourbée ; le sternum est plus élevé et plus court, et les cartilages qui s'attachent à sa partie inférieure sont plus longs ; ce qui rend la poitrine proéminente et resserrée sur les côtés ; l'extrémité inférieure du sternum, qui, dans l'homme, est à la hauteur de la onzième vertèbre, n'est, dans la femme, qu'à la hauteur de la septième. Les os innominés sont plus évasés, le sacrum et le coccyx sont plus larges, plus courts et moins rentrans : aussi la capacité du bassin est beaucoup plus grande ; les os longs sont plus courts, les fémurs plus ecartés et plus recourbés, ce qui, joint au plus grand développement des os des hanches, fournit aux muscles de ces parties des points d'insertion plus considérables, et donne plus d'épaisseur aux fesses et aux cuisses. De là vient que les femmes ont plus de difficulté et moins de grâce à la course, et de là aussi les zigzags qu'elles décrivent pour assurer leur centre de gravité.

Les cartilages, les ligamens, et tous les tissus blancs de la femme sont plus extensibles et moins élastiques : aussi ses articulations ont plus de souplesse et de mobilité. Sa fibre musculaire est plus molle, plus pâle et plus amalgamée avec le tissu cellulaire graisseux, ce qui rend ses muscles plus petits, moins rouges et moins vigoureux. Son système vasculaire offre plus de mollesse et de ténuité ; mais on observe que les vaisseaux qui se distribuent au bassin et aux organes de la génération ont un plus fort calibre et plus d'extensibilité. *Fourcroy* prétend que les vaisseaux sanguins de la femme sont plus nombreux, et que le sang qu'ils renferment conserve plus long-temps le caractère de celui de la jeunesse. *Thomas Reid* dit que ses vaisseaux lymphatiques sont plus nombreux et moins fournis de valvules. Il est d'observation que ses glandes lymphatiques sont plus volumineuses. Les nerfs de la femme sont plus

déliés et plus mous, ce qui doit les rendre plus sujets à l'ébranlement et à l'agitation. Le tissu cellulaire est plus graisseux, plus abondant et moins serré.

La peau de la femme diffère aussi beaucoup de celle de l'homme; le grain en est plus fin; ce qui la rend plus douce et plus délicate au toucher; sa couleur est plus blanche, et elle ne se couvre de poils qu'au pourtour de la vulve et sous les aisselles; sa chevelure est aussi plus longue, plus ténue et plus abondante, et ne se perd que dans un âge plus avancé.

Combien n'observe-t-on pas encore de différence entre les deux sexes relativement au système splanchnique! Chez la femme, la pulpe cérébrale est moins ferme et moins volumineuse; l'ouverture de la glotte a moins d'étendue, le larynx est plus étroit; aussi sa voix est plus douce et plus flexible; les poumons sont plus petits, plus dilatables et moins rouges; le cœur est moins ferme et moins gros; l'estomac est plus petit, et la plupart des viscères abdominaux sont très mobiles et très-susceptibles de céder aux impressions qu'ils reçoivent pendant le temps de la gestation. Au contraire, les organes des sens de la femme ont une activité plus grande que ceux de l'homme; ce qui dépend de la plus grande mobilité de son système nerveux; elle a l'œil plus vif et plus pénétrant, le tact plus délicat, l'ouïe et l'odorat plus fins, et le goût plus exquis.

Enfin, c'est un fait anatomique incontestable, que les organes de la génération de la femme n'ont aucune analogie avec ceux de l'homme.

Différence des tempéramens.

Ordinairement la femme diffère autant de l'homme par la corrélation des divers systèmes d'organes de l'économie animale, et par l'état de l'âme, que par les qualités générales que nous venons d'établir; et comme ces différens états ont une puissante influence sur les maladies, particulièrement sur celles qui sont comprises dans cette dissertation, nous allons tracer ici une légère esquisse des tempéramens, qui pourra nous servir maintenant à faire re-

marquer ceux qui se rencontrent le plus souvent chez la femme, et nous facilitera par la suite à reconnaître les modifications qu'ils font éprouver à la nature, à l'activité et à la terminaison des maladies, et nous permettra de rattacher à chacun les maladies qui lui appartiennent.

Définitiondes tempéramens.

Les rapports des liquides aux solides, et la prédominance d'un système d'organes sur les autres, constituent les tempéramens; les formes du corps et une certaine disposition de l'âme les font reconnaître à l'extérieur. On ne distingue cependant pas autant de tempéramens qu'il y a de systèmes d'organes; ce sont seulement les différences importantes établies par les principaux systèmes organiques qu'on caractérise par ce nom. Mille circonstances dans la vie altèrent plus ou moins le tempérament primitif, et font naître des différences qui le modifient pour toujours; en sorte que, dans l'âge viril, il serait difficile de reconnaître ce qu'il doit à la nature de ce qu'il a reçu de l'éducation, du genre de vie, etc.

sanguin artériel (sanguin.)

Le tempérament sanguin artériel (sanguin des anciens) est caractérisé par la prédominance et l'activité du système artériel; les personnes qui montrent ce tempérament dans toute sa beauté ont une taille avantageuse, la poitrine large, les formes douces, mais bien prononcées, les mouvemens faciles et prompts, la démarche fière et hardie, la peau blanche et tendue, les joues colorées et les lèvres vermeilles, la physionomie ouverte et gracieuse, la chevelure épaisse et blonde ou brun clair, le pouls vif, fréquent et régulier; elles présentent, en un mot, tous les caractères du beau idéal; l'état habituel de l'âme est la gaîté, l'inconstance et l'amabilité du caractère; les idées se succèdent avec rapidité, mais les émotions sont aussi peu durables qu'elles sont faciles à exciter. Avec ce tempérament, on est peu propre aux sciences qui exigent des travaux assidus ou de profondes méditations, mais on brille par une imagination vive et riante, par la promptitude de la répartie et les heureuses saillies d'un esprit facile et enjoué.

Constitution athlétique. Il y a quelques individus doués d'un tempérament sanguin qui, par des travaux violens et long-temps prolongés, augmentent la force relative de leurs muscles, et acquièrent une haute stature : ces personnes ont peu d'embonpoint, les muscles saillans et durement exprimés, parce qu'il ne s'amasse qu'une très-petite quantité de graisse dans leurs interstices ; elles ont la tête petite et le cou renfoncé, les épaules larges, la poitrine ample ; les articulations peu chargées de muscles, et les tendons se dessinent à travers la peau qui les recouvre ; leurs mouvemens sont lents, mais leur force est très-grande. Ces personnes ont ordinairement l'intelligence assez bornée, et ne sont susceptibles que de grands travaux, auxquels elles aiment à se livrer par ostentation. Ce tempérament se rencontre rarement chez la femme; il est presque toujours produit par des exercices forts et soutenus, que leur éducation ne comporte pas, et dont l'effet est d'éteindre les facultés intellectuelles et d'émousser la finesse des sens, car c'est toujours au détriment du système nerveux que le musculaire acquiert un tel développement ; c'est ce qui a fait dire que l'esprit et la vanité des danseurs, des écuyers, des bretteurs, est dans leurs muscles : leur cerveau ne fait que végéter. Les athlètes de profession étaient communément stupides ; *les hommes d'esprit ne sont pas des Crotoniates.* En nous fortifiant trop, notre intelligence se rétrécit ; à mesure que nous nous affaiblissons au contraire, nous étendons le domaine de la pensée. Je pourrais m'appuyer ici d'un grand nombre d'exemples ; les hommes qui se sont le plus distingués par des ouvrages d'imagination et de génie ont été généralement faibles de corps et d'une constitution très-délicate, et l'on remarque aussi un développement extraordinaire des facultés de l'âme dans les maladies nerveuses et lymphatiques, comme l'hydrocéphale, qui participe des unes et des autres.

Sanguin veineux (bilieux). Le tempérament sanguin veineux ou bilieux des anciens a pour caractère la prédominance du système veineux et le développement plus considérable du foie, qui sécrète une grande quantité

de bile. Les personnes de ce tempérament sont d'une petite stature; leur pouls est fort dur et prompt, leur peau brune, tirant quelquefois sur le jaunâtre ; elle laisse voir à travers son tissu des veines très-volumineuses, et se ride ordinairement dans un âge peu avancé. Ces personnes sont ordinairement assez maigres, ce qui fait qu'elles ont les formes rudes et prononcées, quoique leurs muscles n'aient souvent que peu de volume ; elles ont la physionomie hardie, les cheveux noirs, les yeux vifs et un peu enfoncés dans l'orbite : leur caractère est tenace, inflexible et jaloux ; elles sont aptes aux sciences abstraites et aux grandes conceptions du génie. On trouve rarement ce tempérament chez la femme ; il y est presque constamment plus ou moins modifié par les systèmes lymphatique et nerveux, et les différens degrés de ces combinaisons produisent des nuances très-variées.

Constitution mélancolique

Par le travail du cabinet, par l'étude excessive, par de profonds chagrins; enfin, par l'abus des voluptés et des facultés physiques et morales ; les hommes doués d'un tempérament bilieux peuvent acquérir une grande susceptibilité nerveuse ou contracter des affections lentes des viscères abdominaux, et surtout du foie, ce qui détermine de grandes modifications dans leur tempérament : on les voit alors maigrir, et leur peau devenir terne et jaunâtre; ils ont le regard inquiet et sombre, le ventre paresseux, toutes les excrétions difficiles, le pouls dur et habituellement serré : les mêmes altérations se remarquent au moral; leur esprit ne peut se fixer que sur une seule idée, s'il en embrasse plusieurs à la fois, elles deviennent confuses; leurs travaux portent l'empreinte de la méditation, de la mélancolie et de leur passion, qui est unique, exclusive et persévérante; aussi c'est parmi eux qu'on trouve les tyrans, les réformateurs, les plus grands visionnaires et les plus déterminés fanatiques ; se défiant d'eux-mêmes, ils sont jaloux par caractère, envieux, pusillanimes et perfides, soupçonneux et cruels, suivant qu'ils sont dépendans ou qu'ils peuvent disposer de l'autorité. Heureusement cette constitution dégénérée est assez rare chez l'homme,

et encore plus chez la femme. C'est cet état que les anciens avaient désigné sous le nom de *tempérament mélancolique*, et qui figure souvent dans les romans du nord et ceux d'un peuple plus voisin.

lymphatiqu pituiteux.

Le tempérament lymphatique est caractérisé par la prédominance du système cellulaire et la surabondance de la lymphe; ses attributs extérieurs sont, la blancheur de la peau, la flaccidité des chairs, les cheveux longs, droits, et plus ordinairement d'un blond-cendré; le front rond, les yeux grands et presque toujours bleus; les formes arrondies, les muscles peu volumineux et entièrement recouverts par une grande quantité d'un tissu graisseux et lâche, où l'on n'aperçoit pas de vaisseaux sanguins à l'extérieur. Les personnes chez lesquelles le système lymphatique est très-prononcé ont une susceptibilité fort obtuse, les mouvemens lents, une intelligence peu étendue, la mémoire infidèle, une attention peu soutenue; elles chérissent le repos et le sommeil; leurs idées se succèdent lentement; elles sont peu propres aux travaux qui exigent de la persévérance et du génie; leurs passions modérées et leur caractère froid et apathique se ressentent de la mollesse de leur physique. Ce tempérament, que les anciens avaient désigné sous le nom de *pituiteux*, se rencontre chez presque toutes les femmes, plus ou moins modifié par l'influence des systèmes sanguin et nerveux. Les femmes de cette espèce se trouvent fréquemment dans les harems des Orientaux.

Constitution abdominale.

Il y a des personnes qui présentent tous les signes extérieurs qui annoncent le tempérament lymphatique, mais chez lesquelles le système des troncs vasculeux prévaut dans l'abdomen, et n'est pas dans une proportion exacte avec les extrémités artérielles; cet état s'observe chez certaines femmes très-abondamment réglées, et chez quelques hommes sujets aux hémorrhoïdes. Les organes de la génération jouissent chez ces individus d'une très-grande prépondérance, et influent toujours d'une manière marquée sur les phénomènes physiques et moraux de la vie. Cette constitution, que les auteurs ont nommée *abdominale*, *utérine*, *hémorrhoïdaire*, est encore une

des suites des mauvaises habitudes que contractent les enfans des grandes villes, et d'une éducation trop exclusivement morale, qui éveille les sens de trop bonne heure; cette activité précoce énerve et affaiblit à la longue les forces vitales Cette constitution viciée a beaucoup de rapport avec le tempérament nerveux.

nerveux.

Nous avons vu que les exercices très-étendus et très-prolongés déterminent la prédominance du système musculaire, et que la force de celui ci tient la sensibilité nerveuse dans un état de nullité presque absolue. Les habitudes opposées produisent des effets tout différens; une vie sédentaire et trop inactive, l'excès des plaisirs, les veilles prolongées, l'exaltation de l'imagination (entretenue par la fréquentation des spectacles et la lecture des romans, etc.), diminuent le volume et la force relative des muscles, et par-là augmentent jusqu'à l'excès la susceptibilité nerveuse, la vivacité et l'instabilité des sensations. Cet état, que *Stalh* a décrit sous le nom de *sensibilité viciée*, est rarement originaire, et ne se rencontre guère que dans les grandes villes et chez les personnes que le luxe et le développement exclusif des facultés intellectuelles ont énervées; les individus chez lesquels il est très-développé se reconnaissent par la finesse et la décoloration de la peau, par une physionomie portant l'empreinte de la timidité. La faiblesse de leurs muscles, et particulièrement de ceux des extrémités inférieures, rend leur démarche peu assurée. Les causes les plus légères leur font éprouver de vives sensations; celles-ci se transmettent avec rapidité à des organes extrêmement faciles à émouvoir; il résulte de cette double disposition des mouvemens tumultueux, et quelquefois opposés. L'état moral éprouve les mêmes modifications que le physique, et porte comme lui le caractère de la faiblesse, jointe à un goût exquis pour tout ce qui flatte l'imagination. Il est peu de femmes chez lesquelles on ne rencontre, plus ou moins prononcés, quelques-uns des traits qui caractérisent ce tempérament; et si le genre de vie paraît les affaiblir chez quelques-unes, il leur donne, chez beau-

coup d'autres, un développement excessif, et quelquefois même funeste.

De l'exposé rapide que nous venons de faire il résulte que l'organisation de la femme est le plus ordinairement influencée par les systèmes lymphatique et nerveux; heureuse disposition qui était nécessaire à la femme pour qu'elle pût remplir les devoirs que la nature lui a imposés, et qui lui donne la possibilité de résister, ou plutôt lui permet de céder aux changemens indispensables qu'elle éprouve par la menstruation et par la grossesse! En effet, la matrice eût-elle pu s'imbiber d'un sang superflu, se gonfler à l'époque des règles, se distendre et parvenir à son degré de développement pendant la gestation, si les cellules de cet organe eussent offert trop de résistance? Nous allons voir tout à l'heure que cette mollesse des organes de la femme produit encore d'autres différences qui lui sont également nécessaires.

Différences morales des deux sexes.

Ces considérations sur les tempéramens nous conduisent à observer en quoi la femme diffère de l'homme, sous le rapport des qualités morales; cette recherche serait l'objet d'un travail très-intéressant, mais qui serait déplacé ici par la longueur des détails dans lesquels il faudrait entrer : je n'en présenterai que les traits les plus apparens.

Il n'est pas douteux que la délicatesse des organes entre pour beaucoup dans la perfection des sens, et que les autres facultés intellectuelles sont d'autant plus étendues, que la perception est plus exquise, que le moindre développement du système musculaire chez la femme assure la prédominance du système nerveux et le haut degré de susceptibilité dont elle est pourvue. La mollesse de son cerveau nous rendra-t-elle également compte de la mobilité de son caractère et de ses affections, de cette rapidité très-grande d'idées qui se succèdent et se détruisent successivement? Et pourquoi non? N'observons-nous pas que les muscles de la femme, moins serrés et moins fermes que ceux de l'homme, sont aussi plus

soumis aux irrégularités nerveuses? Ainsi, en faisant abstraction de quelques nuances dans les tempéramens, la femme jouit d'une grande sensibilité; elle oublie aisément les peines passées, et pense peu aux maux à venir; elle a l'imagination active, mais les impressions qu'elle en reçoit sont passagères; elle est plus capable de sentir que de créer; ses ouvrages sont plus brillans que solides, et elle réussit mieux dans les travaux qui exigent des détails et de la délicatesse.

Les passions sont les modifications de la sensibilité physique et morale; aussi des passions douces sont-elles celles que la femme éprouve le plus ordinairement, parce qu'elles sont plus analogues à sa constitution; telles sont la pitié, la bienveillance, l'attendrissement et l'amour. Trop souvent les passions n'ont pas leur source dans les besoins véritables, et ne consistent que dans le faux jugement que nous portons sur les qualités que nous attribuons aux objets extérieurs par rapport à nous, et l'imagination, si puissante chez la femme, peut pervertir ses inclinations et la rendre capable de ressentir les passions les plus opposées à la conformation de ses organes; heureusement, pour le bonheur de la société, ces exemples sont rares, et ne peuvent entrer que dans la série des exceptions.

La femme est le complément de l'homme, et l'homme le complément de la femme, non-seulement dans la proportion respective des organes de la génération, mais encore dans les proportions résultantes des facultés et des dispositions qui font le bonheur de tous deux. Tout retrace en l'homme l'image de la force et porte l'empreinte du sexe qui doit asservir et protéger l'autre, tandis que, chez la femme, la beauté, la douceur et les grâces font reconnaître l'empire du sentiment et l'être créé pour le bonheur de l'espèce. Les sexes, ainsi considérés, offrent un seul être partagé en deux moitiés. C'est ainsi que, suivant les expressions de M. le pro-

fesseur *Hallé*, la femme est la partie nerveuse du genre humain, et l'homme en est la partie musculaire.

Cependant l'extrême sensibilité de la femme peut la rendre capable des actions les plus héroïques, et lui donner le courage le plus étonnant. Que de mères n'a-t-on pas vues se précipiter à travers les flammes pour sauver leurs enfans ! que d'amantes et d'épouses n'a-t-on pas vues encore braver les plus effrayans périls, et se jeter au-devant d'une mort certaine pour en garantir les objets de leur amour !

Puberté. La puberté est cet âge qui, succédant immédiatement à l'enfance, accompagne l'adolescence et précède la jeunesse : c'est celui où la nature, après avoir donné aux principaux organes de l'économie une grande partie du développement qu'ils doivent éprouver, accorde ensuite à l'individu les moyens de propager son espèce. C'est alors que se montrent toute la beauté et toutes les grâces de la femme ; c'est le moment de son triomphe ; sa taille, par un mouvement rapide, prend un accroissement considérable ; une secousse générale est imprimée au tissu cellulaire, qui s'arrange et se modifie dans toutes les parties du corps, remplit les interstices des muscles, les intervalles des os, arrondit et dessine voluptueusement ses formes ; les muscles de la glotte reçoivent aussi un accroissement et des modifications sensibles qui donnent de l'éclat au timbre vocal. Aussi les jeunes filles aiment le chant, et s'exercent à déployer les agrémens de leur voix.

Facultés intellectuelles. Jusqu'alors la mémoire avait presque remplacé toutes les autres facultés intellectuelles ; maintenant elle cesse d'avoir la même fidélité ; l'imagination vive de la jeune beauté dominera presque exclusivement. Heureux temps des chimères et des rêves de bonheur qui embellit tout, et qui ne dure, hélas ! que pendant la première jeunesse !

Excitation générale. Les mêmes principes naturels qui font éprouver à tout l'extérieur de la femme de si notables changemens agissent avec la même force

sur toutes ses humeurs ; son sang alors, plus riche en oxygène, échauffe alors toutes les parties, et leur donne du ton, de l'embonpoint et de la fraîcheur ; ses yeux et toute sa figure acquièrent une expression jusqu'alors inconnue ; le feu divin de Prométhée circule dans ses veines ; le désir et la douce volupté l'embellissent encore, et cette surabondance de vie, elle semble la répandre autour d'elle, et communiquer à tous ceux qui l'approchent cette étincelle électrique, cette flamme amoureuse, ce besoin d'aimer.

Organes de la génération.

Jusqu'à l'époque de la puberté, le système de la reproduction reste dans une sorte d'apathie, et participe peu à l'accroissement et à la sensibilité générale; mais à cette époque, l'utérus se gorge de fluides, et devient, par l'excitation qu'y produisent les ovaires, le siége d'une concentration puissante de sensibilité, qui semble appeler à elle toutes les forces de la vie, pour réagir à son tour et porter son influence dans toute l'économie animale.

Développemens sympathiques.

Cet excès des mouvemens vitaux vers les ovaires et vers l'utérus n'est pas entièrement au profit de ces organes ; leurs annexes et les parties qui sont sympathiquement liées avec eux ressentent presque instantanément des modifications considérables. Le tissu cellulaire qui environne les parties génitales externes reçoit une plus grande quantité de graisse, qui gonfle et rend plus étroites les ouvertures et les canaux qui en font partie. Le duvet qui garnit l'extérieur grandit, devient plus épais et prend une couleur prononcée; les os du bassin s'évasent, s'agrandissent et se consolident; le sacrum et le coccyx se courbent en arrière dans la partie moyenne de leur totalité ; les os innominés s'allongent et se contournent antérieurement : ce qui permet à l'utérus, qui jusque-là avait été retenu par le détroit supérieur, de venir se loger entre la vessie et le rectum.

Mamelles.

Les mamelles, liées avec les organes de la génération par une étroite sympathie, ressentent promptement les effets de la révolu-

tion générale. Les lobes de la glande mammaire augmentent de volume, et sont séparés par des pelotes graisseuses assez considérables ; les vaisseaux lactifères entrent en érection ; enfin, par un développement rapide, ces organes s'arrondissent et s'élèvent gracieusement, en formant au-devant du thorax des saillies bien prononcées, qui, remplissant avantageusement le premier vœu de la nature, en font aussi un des premiers élémens de la beauté.

Menstruation. Tous ces phénomènes sont les avant-coureurs du flux menstruel qui veut s'établir. Cette évacuation, qui est le complément de la puberté, est annoncée par tous les signes qui annoncent la plénitude du système circulatoire, tels que : douleurs vagues et engourdissement dans les lombes, le bassin, les aines et les cuisses ; prurit, éréthisme, chaleur et léger gonflement des parties génitales externes; lassitudes spontanées, efflorescences passagères du système cutané, particulièrement à la face ; yeux rouges, sensibles et larmoyans ; légers accès de fièvre éphémère, hémorrhagie nasale, durcissement et sensibilité extrême des seins, portée quelquefois jusqu'à la douleur ; érection et coloration en brun du mamelon : alors aussi le sommeil est agité, inquiet et souvent interrompu par des rêves fatigans ; l'appétit beaucoup diminué, le pouls fort, inégal et accéléré.

Ecoulement des règles. Cependant arrive l'éruption d'une plus ou moins grande quantité d'un sang vermeil ; cet écoulement est presque toujours précédé et suivi par celui d'un liquide séreux rougeâtre. Aussitôt après, l'exaltation vitale diminue ; il s'opère une détente générale dans toute l'économie ; les yeux perdent leur éclat ; ils sont ternes, caves, et un cercle livide en circonscrit la partie inférieure ; alors la femme, comme étonnée de tous ces phénomènes, reste pendant quelques jours dans l'accablement et la langueur ; enfin tout rentre dans l'ordre, et l'utérus est propre à la conception. Cette première éruption est quelquefois suivie d'un intervalle plus ou moins long (trois ou quatre mois, quelquefois une année) avant qu'il en paraisse

une nouvelle. Ces retards s'observent souvent chez les femmes d'un tempérament lymphatique, ou dont la constitution est faible ou détériorée ; cependant, à la longue, la nature se soumet à cette hémorrhagie, et son retour périodique s'annonce à peu près par les mêmes phénomènes que nous avons déjà décrits ; si bien que la femme reconnaît aisément quand ses règles doivent couler.

Durée des règles.

La menstruation dure depuis deux jours jusqu'à huit, et répond, chez beaucoup de femmes, aux phases de la lune. La quantité de sang fourni à chaque époque par cette hémorrhagie a été évaluée de huit à dix onces pour la France. Les climats, l'âge, les habitudes et le tempérament font subir de grandes modifications à ce phénomène. Ainsi l'évacuation menstruelle est plus considérable dans les pays chauds, où elle a lieu le plus ordinairement deux fois par mois ; elle est aussi plus abondante dans les villes et chez les femmes sédentaires ou très-adonnées aux plaisirs de l'amour, de la table, etc., que chez les femmes qui mènent une vie simple et laborieuse.

Epoque de la 1.re éruption.

Dans nos climats, la première éruption des règles s'opère ordinairement de onze à seize ans ; quelquefois cependant cette époque est avancée, ou elle arrive plus tard ; mais ces aberrations n'ont presque jamais lieu que sur des personnes faibles ou cacochymes : alors la nature reste au-dessous de son effort, et c'est presque toujours aux dépens de la santé future de la femme. On observe cependant dans nos campagnes des jeunes filles qui ne sont réglées qu'à dix-sept, dix-huit ou dix-neuf ans, et qui jouissent néanmoins d'une santé robuste avant et après cette hémorrhagie. Les travaux en plein air et au soleil excitant la transpiration insensible, celle-ci, augmentée, remplace jusqu'à un certain point ou diminue le flux menstruel. L'exercice que font ces filles nécessitant d'ailleurs un plus grand développement des forces musculaires, et leur constitution différant peu de celle des hommes, elles doivent être un temps à peu près égal à prendre leur accroissement.

L'écoulement menstruel est infiniment plus précoce dans les pays

chauds que dans les pays froids ; dans le nord à dix huit, vingt et vingt-deux ans, la femme commence à peine à se connaître ; elle n'a point encore vu confirmer son entier développement par l'écoulement périodique ; tandis qu'à neuf ans, dans les pays chauds, elle peut devenir mère ; mais si l'époque de la menstruation est accélérée par l'effet du calorique, sa fin est également plus rapprochée ; il n'est pas rare de voir les femmes du nord jouir des attributs de la fécondité à cinquante-cinq, et même à soixante ans (j'ai vu à Moscou, lors du déplorable incendie qui consuma cette ville, une femme de soixante-trois ans qui portait son fils à la mamelle) ; tandis que, sous le ciel tempéré de la France, elles ne possèdent guère ces avantages au-delà de quarante-deux à quarante-huit ans, et que, sous la zone torride, le système utérin se trouve déjà scellé dès la trente-deuxième ou trente-huitième année.

Lieu d'où sort le sang des règles.

Les auteurs anciens n'étaient pas d'accord sur la source du sang menstruel ; les uns le faisaient venir du col de l'utérus seulement, d'autres des parois du vagin, et d'autres enfin de la totalité de l'utérus, et principalement de son fond ; c'est cette dernière opinion qui a prévalu, et les modernes se sont assurés, par de nombreuses observations anatomiques, que c'est le lieu le plus ordinaire d'où coule le sang des règles ; mais que, dans les menstruations abondantes, le stimulus qui les occasionne peut, à raison de la communauté de la membrane muqueuse, se communiquer de l'utérus au vagin, et faire pleuvoir le sang de tous les points de ces surfaces. C'est là qu'une multitude infinie d'extrémités artérielles viennent, en rampant sur cette membrane, s'ouvrir dans les différentes cavités qu'elle tapisse ; la ténuité de ces vaisseaux ne permet ordinairement le passage qu'à la partie séreuse du sang, qui sert alors à augmenter les fluides blancs qui lubrifient ces parties ; mais à des temps donnés, et suivant la loi des forces intérieures, leurs ouvertures entrent en érection, deviennent béantes, et par cette dilatation permettent au sang de passer, en le poussant au-dehors par une véritable exhalation.

Le sang des règles est aussi pur que celui de la masse générale ; cette évacuation est absolument de la même nature que toutes les hémorrhagies actives des membranes muqueuses, et n'a par elle-même aucune des qualités malfaisantes que la plupart des anciens s'étaient accordés à lui attribuer. Effectivement, si (comme le prétendaient *Aristote*, *Pline*, *Manderwiel*, *Fernel* et un très grand nombre d'autres écrivains) les régles étaient une dépuration, le plaisir si naturel d'être mère serait aussi le plus dangereux, et exposerait la femme à contracter les plus graves maladies, puisque, pendant le temps de la gestation, elle perd ordinairement la faculté de rendre ces prétendues impuretés. Cependant le défaut de propreté des parties de la génération, la chaleur des climats méridionaux, ou toute autre cause excitante capable d'activer la putréfaction, peuvent lui faire contracter une odeur forte, désagréable, et devenir capable de faire tourner les liqueurs. J'ai été moi-même plusieurs fois témoin que certaines femmes, par leur approche, ont fait tourner du vin, du cidre, et putréfié des salaisons dans l'espace de peu de jours. Ce sang est susceptible de dégénérer suivant les différentes affections maladives qui peuvent affecter la femme ; il est pâle et décoloré chez les scrofuleuses, noirâtre et fétide chez les scorbutiques, acrimonieux chez les dartreuses, etc. L'irritation qui s'établit sur l'utérus, lors de l'écoulement menstruel, peut appeler vers cet organe une foule d'humeurs étrangères ; aussi on a vu de nombreux exemples d'hommes qui ont été atteints d'écoulemens même très-opiniâtres, pour n'avoir pas suspendu leurs approches amoureuses pendant ce temps.

Nature du sang des règles.

Roussel prétend que les femmes n'ont pas toujours été réglées, et que, loin d'être inhérente à leur nature, la menstruation n'est que le résultat d'une pléthore déterminée par l'intempérance, une suite de la dégénération de l'espèce humaine, et qu'une fois introduite chez les femmes, cette évacuation s'y est communiquée par une filiation non interrompue ; il donne à l'appui de ces assertions,

Causes des règles.

que plusieurs peuplades sauvages n'y sont pas sujettes, notamment les femmes du Brésil, et qu'on a vu plusieurs enfans de mères qui n'avaient jamais été réglées ; qu'enfin les hommes qui n'éprouvent pas des hémorrhoïdes ou d'autres évacuations sanguines ont une disposition plus ou moins prochaine à certaines maladies.

Si, comme le prétend cet auteur, la menstruation était le fruit de l'intempérance et de l'abondance excessive des sucs nourriciers produite par les raffinemens de la sensualité, d'où vient que les hommes, (qui de tout temps et en tous les pays ont été plus adonnés aux plaisirs de la table, et qui ont plus abusé des alimens excitans et des liqueurs spiritueuses que les femmes) n'éprouvent pas des hémorrhagies semblables? Quelques hommes, il est vrai, ont un flux hémorrhoïdal assez réglé ; mais peut-on raisonnablement admettre que cette légère évacuation, qui n'est éprouvée que par un petit nombre d'individus, puisse être comparée au flux menstruel des femmes? Si nous cherchons la cause des maladies particulières à l'homme, ne la trouverons-nous pas dans les différences de son tempérament, de ses passions et de ses habitudes? Son tempérament est ordinairement sanguin ou bilieux, tandis que celui de la femme est presque toujours prédominé par les systèmes nerveux et lymphatique ; dès-lors la série de leurs maladies doit être toute différente, et comprendre celles qui sont propres à ces divers tempéramens. Son système sur l'hérédité n'est pas meilleur, puisque, si les mères réglées ont transmis cette hémorrhagie à leurs filles, celles qui ne l'étaient pas ont dû leur assurer une santé exempte de cette éruption. Si on consulte les voyageurs modernes, ou mieux encore les voyageurs vivans, on trouvera que les exceptions annoncées par *Roussel* en faveur des peuples où la civilisation est encore inconnue n'existent pas, et que partout où les femmes jouissent pleinement et en tout temps de la santé et de la faculté de reproduire, là aussi elles sont soumises au flux menstruel. J'ai interrogé deux personnes revenues récemment du Brésil ; elles m'ont assuré que les femmes de ce pays étaient réglées, et qu'elles

n'avaient jamais entendu dire, pendant quatre ans qu'elles y ont demeuré, qu'aucune peuplade de ces contrées fût exempte de cette ménorrhagie. *Linnæus* a observé que, dans les climats glacés du pole arctique, quelques jeunes filles n'étaient menstruées que pendant l'été, et que d'autres ne l'étaient qu'une fois pendant l'année ; mais il remarque en même temps que ces femmes étaient évidemment dans un état maladif, *pedes œdematosos habebant :* conclurons-nous de ce quelques femmes qui n'étaient pas réglées ont mis des enfans au monde, que le sang des menstrues est étranger à la conception, ou qu'il n'y est pas nécessaire ? Ces exemples sont d'abord fort rares ; ensuite autant vaudrait-il se charger d'expliquer les monstres de naissance, ou dire que le travail de la gestation peut se faire aussi bien aux ovaires, dans les trompes ou dans toute autre partie de la cavité abdominale, parce qu'on a vu quelques enfans nés de grossesses extra-utérines. Ces exceptions si peu répétées ne peuvent infirmer une règle générale établie par de nombreux exemples. Si nous voulons juger par analogie, nous trouverons encore de nouveaux motifs de repousser cette théorie injurieuse pour le beau sexe ; ainsi nous voyons chaque jour les efforts que fait la nature pour reprendre le type que des circonstances accidentelles lui avaient fait perdre. C'est ainsi que les espèces mêlées, chez les animaux, n'ont pas de postérité, et que les arbres que nos jardiniers greffent et écussonnent reviennent, après quelques années, à leur état primitif. Il en est de même pour les maladies le plus constamment héréditaires, qui s'usent insensiblement et cessent d'exister à la longue, ou éteignent, après quelques races, la postérité de ceux qui en sont atteints. D'après cette loi générale et constante, en admettant que la menstruation est une maladie acquise, elle aurait dû éprouver quelque diminution, ou bien avoir fait des progrès ultérieurs, et les dommages qu'elle devait nécessairement entraîner être d'autant plus considérables, que la situation et l'usage de la partie affectée sont susceptibles de favoriser leur accroissement ; tandis que, de temps immémorial que nous savons cette évacuation

existante, elle est venue jusqu'à nous sans éprouver le moindre changement.

Eh ! pourquoi vouloir s'élever sans cesse contre la dépravation du siècle présent ? Les auteurs les plus respectables de l'antiquité faisaient de semblables reproches à leurs contemporains :

Damnosa quid non imminuit dies ?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Hor., Od. vi, lib. 3.

Si depuis qu'on déclame contre la pauvre humanité, et qu'on accuse les fils de valoir moins que leurs pères, on était fondé à faire de tels reproches, nous serions réduits à bien peu de chose, et notre santé serait encore bien moindre qu'elle ne l'est effectivement, ou bien les premières races devaient être d'une nature tellement supérieure à la nôtre, que notre intelligence ne pourrait le comprendre.

N'est-il pas plus sage de croire que la nature a donné aux femmes une plus grande quantité de sang qu'il ne leur en faut pour leur propre conservation ; que ce sang leur est accordé afin qu'elles puissent en fournir une quantité suffisante pour la nourriture du fœtus, sans que ce surcroît de dépense devienne nuisible à leur santé, et que, hors le temps de la gestation, ce sang rejeté au-dehors par le canal vulvo-utérin fournit le flux menstruel ? Ne voyons-nous pas que son afflux vers l'utérus détermine l'orgasme des parties génitales de la femme ; que l'influence de ces organes sur toute l'économie occasionne à son tour les désirs amoureux qui se font sentir vers cette époque, et que les femmes ont une bien plus grande disposition à la génération peu avant et après leurs règles ? Ce qui fait encore apercevoir la grande influence du flux menstruel sur l'œuvre de la reproduction, c'est que, par lui, la nature signale l'aptitude des organes génitaux à l'exercice de leurs fonctions, et qu'à la cessation de cette hémorrhagie, elle pose les limites de la fécondité, et abandonne à la femme l'usage des derniers momens qui lui restent, en la replaçant dans la vie individuelle.

CHAPITRE II.

Maladies guéries par la première Menstruation.

Les anciens avaient déjà observé qu'à sept, quatorze, vingt-un et trente-cinq ans, il se fait des changemens notables dans l'économie animale ; que plusieurs maladies qui avaient duré jusque-là se guérissent alors presque spontanément. Ces époques sont, suivant eux, des temps de combat où la nature efface pour ainsi dire les premières impressions, et leur en substitue d'autres devenues nécessaires à l'accomplissement de ses vues ultérieures ; mais ces révolutions ne peuvent avoir lieu sans que toutes les fonctions reçoivent, au moins momentanément, des altérations. L'art doit se borner alors à favoriser ces changemens, et à les faire servir à l'avantage des individus. Appliquons ces observations à l'objet qui nous occupe.

On voit, à l'époque de la puberté, les stimulus de la vie se renouveler, pour ainsi dire, par l'influence des organes génitaux, remonter le ton de tous les systèmes, et développer dans leurs mouvemens un rhythme nouveau. Ces changemens ont souvent amené la guérison de différentes maladies chroniques, pour lesquelles tous les secours de l'art avaient été infructueux.

1.° C'est ainsi qu'on obtient très-souvent, par cette nouvelle vie et par l'augmentation de force et d'activité du cœur, des vaisseaux artériels et de la circulation sanguine, la terminaison d'une grande quantité de maladies qui dépendent d'une diathèse scrophuleuse ou d'une constitution détériorée, comme les engorgemens des glandes amygdales, de celles du cou, et autres; les tumeurs blanches des articulations; les foyers et les ulcères provenant des abcès froids; la suppuration des oreillons ; les ophthalmies scrophuleuses; les catarrhes intestinaux chroniques ; les fièvres intermittentes anciennes bilieuses ou muqueuses; les aphthes, le scorbut, et surtout de la

chlorose, dépendante du retard des menstrues. (*Cette dernière maladie est très-commune chez les jeunes filles dont la constitution est faible et détériorée*).

2.° Par l'augmentation de force et de vitalité des systèmes absorbant et exhalant, on voit se guérir l'anasarque passive, l'ascite, l'hydrocéphale, l'hydrothorax, l'hydropéricarde, ainsi qu'une grande quantité de phlegmasies cutanées, telles que la teigne, les dartres, les gales anciennes, les éruptions miliaires, le pemphigus, les érysipèles périodiques, les éphélides scorbutiques, bilieuses, etc.

3.° Par la dérivation que produit l'écoulement menstruel, il supprime plusieurs hémorrhagies qui menaçaient d'attirer une irritation pernicieuse sur des organes essentiels à la vie : c'est ainsi que l'hémoptysie est souvent arrêtée, et ne fait plus craindre d'amener la phthisie pulmonaire; il en est de même de l'épistaxis, de l'hématémèse, des érysipèles et des ophthalmies déterminées par la pléthore. *Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit.* (Hipp., aphor. v. 32, sect. v.)

4.° Pendant l'enfance, les acides surabondent souvent dans l'estomac, et y entretiennent des vers. Ces phénomènes cessent presque toujours d'exister à l'époque de la puberté, et avec eux différentes aberrations du système nerveux, telles que le cauchemar, le somnambulisme, la danse de Saint-Guy, les convulsions, le tétanos, l'épilepsie et la catalepsie. Quelques jeunes filles, très-précoces au physique et au moral, sont atteintes, avant d'être réglées, de l'hystérie et de la nymphomanie : ces affections sont d'autant plus graves, que la faiblesse des organes à cet âge est telle, qu'elle ne peut longtemps supporter ces désordres sans amener le marasme et la mort. Si les efforts de la nature sagement secourus parviennent à faire couler les règles, la guérison des autres accidens est quelquefois très-facile, et la santé se rétablit entièrement.

5.° C'est à cette époque aussi qu'on parvient à arrêter les progrès de plusieurs lésions vitales et organiques des os, telles que l'exos-

tose, la carie, l'ostéo-sarcome, la nécrose, et le rachitis, au moyen de médicamens qui jusque alors avaient été sans effet.

6.° Enfin on obtient plus facilement alors un heureux succès du traitement approprié à la guérison de la siphilis héréditaire, de l'éléphantiasis périodique des Grecs, et de l'éléphantiasis périodique des Arabes.

CHAPITRE III.

Maladies produites par l'éruption des Règles.

Nous avons vu, dans le premier chapitre de cette dissertation, le développement du système de la reproduction se faire chez la femme par des mouvemens paisibles, et l'économie recevoir sans trouble les premières influences de ces organes. Mais la nature ne suit pas constamment cette marche régulière; et il n'est que trop fréquent de voir les phénomènes de la puberté accompagnés d'orages qui portent une atteinte d'autant plus funeste, qu'ils frappent sur les bases d'une organisation qui commence à s'établir; et cette époque, par la grande influence qu'elle a sur la santé future de la femme, doit être pour le médecin un profond sujet de méditation. En outre, on voit aussi les maladies héréditaires se développer à cette époque avec une rapidité aussi surprenante qu'elle est fâcheuse, telles que la siphilis; mais la poitrine surtout est sujette à s'affecter.

De tous les accidens qui peuvent survenir, le plus fréquent est la difficulté que les règles éprouvent à s'établir; et, comme nous l'avons déjà dit, ce phénomène est un des plus essentiels à la puberté, et son absence peut produire les maladies les plus graves et les plus variées.

L'excessive prédominance des tempéramens est contraire à l'harmonie nécessaire des rapports d'actions des divers organes de la vie, et empêche ou retarde l'apparition des règles. Le tempérament lymphatique manque de force; le sanguin et le bilieux en ont avec

excès ; le musculaire manque de sensibilité ; le nerveux porte l'activité et la sensibilité dans les parties éloignées de l'utérus ; et celui-ci est le siége d'un excès de vitalité dans les constitutions mélancoliques et utérines.

D'où il résulte que les désordres qui se manifestent à l'époque de la première menstruation sont produits :

1.° Par le défaut
2.° Par l'excès
} des forces vitales.

3.° Par le défaut
4.° Par l'excès
} de la sensibilité.

Ils sont aussi déterminés :

Par une irritation dérivative quelconque ;

Et par des dispositions contre nature des organes de la génération.

Le premier de ces états est amené par toutes les causes débilitantes, soit qu'elles agissent promptement ou avec lenteur, soit qu'elles influent sur le physique ou sur le moral : il se rencontre fort souvent chez les personnes douées d'un tempérament éminemment lymphatique ; il est une suite assez ordinaire des maladies de ce système. Les causes lentes physiques qui agissent d'une manière débilitante sont : les maladies antérieures, la mauvaise nourriture, les veilles prolongées, les travaux au-dessus des forces, l'habitation des lieux humides ou marécageux, la prolongation du temps de l'accroissement, et les hémorrhagies abondantes. Les causes débilitantes physiques qui agissent promptement sont : l'impression d'un air froid et humide, et les boissons froides ou astringentes dans un moment de chaleur. Parmi les causes morales, on trouve les passions tristes, haineuses et jalouses, les chagrins secrets et concentrés, et surtout ceux qui naissent d'un amour contrarié et malheureux. Alors l'éco-

nomie reste au-dessous des forces nécessaires au développement de la menstruation.

2.° L'excès des forces vitales est amené par le tempérament sanguin porté à un très-haut degré, ce qui rend la menstruation difficile et tumultueuse : cet état constitue ce qu'on entend communément par *pléthore;* il est souvent produit par la bonne chère, l'usage des liqueurs spiritueuses, l'excès d'embonpoint, une vie oisive et le sommeil excessif. La nature, par cet excès, semble succomber comme étouffée sous le poids de ses propres forces.

3.° La prédominance du système musculaire, une éducation trop exclusivement physique, peuvent occasionner le défaut de sensibilité; c'est l'état de certaines femmes hommasses qui, par un renversement de l'ordre naturel, semblent avoir en partage la constitution de l'autre sexe.

4.° L'excès de sensibilité peut exister dans toute l'économie, ou dans l'utérus en particulier. Le premier de ces deux états est le partage des personnes douées d'un tempérament nerveux; il est souvent une suite des maladies de ce système; les causes qui le déterminent sont, l'habitude des impressions vives, la fréquentation des spectacles, la lecture des romans, une vie trop sédentaire, les rêveries de la solitude, une éducation exclusivement morale, et dans laquelle les forces vitales n'acquièrent aucun développement. L'excès de sensibilité de l'utérus se trouve en rapport avec une menstruation précoce, et un excès de vitalité des parties génitales. Cet état se rencontre chez les femmes qui ont une prédominance à peu près égale des systèmes veineux et nerveux; il est produit par les familiarités indécentes, les attouchemens fréquens, la vue des tableaux obscènes, les conversations, les spectacles et les lectures voluptueuses, les abus de toilette, et les lits trop chauds.

5.° Les irritations dérivatives sont produites par les saignées, les rubéfians et les vésicatoires au moment où les règles veulent s'établir; les coups et les chutes sur les mamelles, l'immersion des pieds et des mains dans l'eau froide; elles sont encore occasionnées par

la direction permanente de la sensibilité vers un organe éloigné, tel que par les méditations profondes et habituelles, le chagrin, etc., et la répétition trop fréquente de la musique et de la danse.

6.° Les dispositions contre nature des organes de la génération consistent : 1.° dans l'obturation du vagin par la membrane hymen, ou par l'agglutination des grandes lèvres, soit naturelle, soit produite par des ulcères, des pustules varioliques qui, étant mal pansées, auraient collé ces parties en se cicatrisant. 2.° Dans l'absence du vagin, qui manque quelquefois dans sa partie inférieure, ou s'ouvre dans le rectum.

Les maladies qui dépendent de la rétention des règles sont différentes suivant les causes qui l'ont produite. Nous allons, pour mettre quelque ordre dans leur exposé, les présenter suivant le cadre que nous avons adopté pour désigner ces mêmes causes.

1.er Etat, défaut de forces vitales. Les suites de cet état sont: la fièvre lente nerveuse, la phthisie pulmonaire, la diarrhée, les éruptions pustuleuses, dartreuses, galeuses; les démangeaisons atroces de toutes les parties du corps; l'hydrothorax, l'ascite, l'anasarque et le scorbut.

Le 2.e état amène souvent cette fièvre inflammatoire que quelques auteurs ont nommée fièvre aiguë des filles pubères. Cette maladie est toujours la suite de l'excès des forces; elle débute ordinairement par un léger frisson et un engourdissement général; par un sentiment de pesanteur dans les lombes, au périnée et les membres inférieurs, une céphalalgie très-intense; bientôt la peau de toute la périphérie du corps est couverte de sueurs abondantes; les yeux sont larmoyans, le visage est très-coloré, la soif très-intense, l'anorexie complète, la constipation assez opiniâtre; l'urine, rouge, chaude, ne coule que goutte à goutte; le pouls est plein, dur et accéléré; il y a quelquefois somnolence, et d'autres fois léger délire. Les autres maladies qui surviennent par l'excès des forces vitales sont: la phrénésie, la pleurésie, la péripneumonie, l'hépatite, la péritonite, la dysenterie, les phlegmasies cutanées, les

hémorrhagies supplémentaires qui peuvent affecter toutes sortes de voies, s'établir périodiquement, et constituer de véritables déviations qui chaque mois fournissent une quantité de sang à peu près égale à celle qui serait rendue par le canal vulvo-utérin. On voit ce sang sortir par les organes salivaires, urinaires et pulmonaires, par des éruptions cutanées quelconques, par des ulcères, des plaies et des tumeurs variqueuses formées sur les différens points du corps; par les extrémités pulpeuses des doigts, des orteils, d'un membre amputé, par la sueur: c'est ce que les auteurs appellent *révulsives*.

3.^e Les suites du défaut de sensibilité sont rarement suivies de maladies graves; quelquefois l'économie surmontant le trouble qui s'excite à l'époque de la puberté, la menstruation ne s'établit pas, ou se fait imparfaitement, ce qui arrive surtout lorsque le système musculaire absorbe l'accroissement des autres parties par son extrême prépondérance. La femme ainsi conformée reste indifférente au penchant qui attire les deux sexes l'un vers l'autre, et passe sa vie sans payer le tribut dû à la société, et sans jouir des douceurs de la maternité.

4.^e *Excès de sensibilité.* Cet état est souvent suivi de maladies extrêmement nombreuses, et quelquefois graves du système nerveux; par l'aberration des forces que la nature destinait aux organes de la génération, et qui portent ailleurs leurs différens effets. Les communications du système utérin, et les sympathies multipliées que ses fonctions établissent entre lui et les autres organes rendent aisément compte de la tendance que doivent avoir ces derniers à se troubler lorsque la matrice est en désordre et ne garde plus avec eux les mêmes rapports. Ses deux grands moyens de communication, le système vasculaire et le système nerveux, étendent au loin son influence, et lui soumettent presque toutes les parties; ainsi la tête, le cou, les poumons, le cœur, le diaphragme, l'estomac, les intestins, la peau, etc., sont pris d'affections différentes, et qui ont leurs symptômes propres: la tête éprouve des douleurs de divers

genres : l'apoplexie, la catalepsie, la manie; les yeux et toute la face, des convulsions; la gorge, des constrictions; la poitrine, des suffocations; le cœur, des palpitations, des syncopes; l'estomac, des dégoûts, des vomissemens, des crispations; la peau, des constrictions spasmodiques semblables aux frissons; les muscles, des convulsions totales ou partielles, le tétanos, les paralysies plus ou moins étendues. Quand cet excès de sensibilité est porté sur les organes de la génération, les névroses les plus caractérisées sont : l'hystérie et la nymphomanie; d'autres accidens surviennent encore par le dérangement de la sensibilité des organes des sens; de là, les fausses perceptions des couleurs, des odeurs et des sons. Enfin on observe quelquefois, par suite de cette sensibilité viciée, l'hypochondrie, la mélancolie, le cauchemar ou incube, et enfin le somnambulisme, état fort singulier, même en le dépouillant, ainsi qu'il convient, de tous les prestiges dont l'imagination égarée de quelques écrivains veut l'entourer.

CHAPITRE IV.

Maladies guéries par le mariage.

Après avoir tracé le tableau des changemens qu'a subis le physique de la femme parvenue à l'état nubile, des maladies qu'a pu produire l'éruption menstruelle, de celles qu'elle a guéries, il me reste à parler du nouvel ordre de fonctions auxquelles la nature a appelé la femme pour la propagation de l'espèce. Telle que la plante qui, jusqu'à son entier développement n'a frappé la vue que par l'élévation de sa tige, mais qui, arrivée au terme de sa croissance, entr'ouvre le calice qui recèle les fleurs dont elle tire sa beauté et son principal ornement, et montre tout à coup les organes de la reproduction, jusque-là cachés dans son intérieur; telle la femme devenue pubère indique à l'extérieur, par la saillie de ses formes et par le développement des grâces et des beautés dont l'a douée la nature, le temps où l'hymen l'appellera bientôt à un nouvel

état. Alors sa constitution est changée, de nouveaux besoins se font sentir ; les forces de la vie, qui dans l'enfance étaient employées à l'accroissement général et réparties entre l'appareil nutritif, les systèmes cellulaire et absorbant, se dirigent maintenant vers les organes glanduleux. Le système utérin devient un nouveau centre de vitalité, de mouvemens, de sensations, et envoie des irradiations nombreuses qui se propagent vers tous les systèmes de l'économie. C'est à l'étroite sympathie qui unit ce système avec les autres qu'on peut rapporter les différens *consensus* qui existent entre lui, les mamelles, les lèvres et le clitoris, dont l'érection est presque toujours simultanée. Qui inspire à la femme le désir de plaire et d'aimer ? D'où s'élèvent ces tendres émotions, cette langueur, cette fièvre de vie qui semble enivrer cette vierge naguère si timide, si ce n'est ce foyer de sensibilité ? Soit par sentiment de faiblesse, soit par cet attrait irrésistible qui entraîne jusqu'aux végétaux les uns vers les autres, la femme cherche à se rapprocher de l'homme, et cède au penchant qui l'entraîne vers l'être créé pour la protéger et pour ne faire qu'un avec elle.

Quoique l'époque de la menstruation soit le signal de la nubilité, il ne faut pas cependant marier les filles aussitôt après qu'elle a paru ; on doit attendre, avant de les engager dans les liens du mariage, que leur constitution ait acquis assez de développement pour qu'elles puissent se livrer sans inconvénient aux plaisirs de l'amour. En France et dans les pays où la température est modérée, les femmes sont aptes à ce lien de seize à dix-huit ans, deux ou trois ans après la première menstruation. Plusieurs circonstances peuvent concourir à accélérer ou retarder cette époque ; elle varie selon les climats, le tempérament, le genre de vie et tout ce qui peut avancer ou retarder la menstruation ; ainsi les femmes du midi peuvent être mères de neuf à dix ans. *Shaw* rapporte que, sur les côtes de la Barbarie, il n'est pas rare de voir des filles mères à onze ans, et grand'mères à vingt-deux ; mais, semblables à ces fleurs hâtives que l'ardeur du soleil fait éclore et dessèche en un jour, elles passent

rapidement de l'aurore au déclin de leur vie. Il n'en est pas de même des femmes des pays septentrionaux, qui ne conçoivent que dans un âge plus avancé (de dix-neuf à vingt-cinq ans). Cependant cette règle n'est pas sans exception ; plusieurs femmes des bords de la mer Glaciale, telles que les Samoïèdes, les Kalmouques, les Lapones, les Ostiaques, sont mères aussitôt, et même quelquefois plutôt que les Françaises. Rapporter ici toutes les causes qui peuvent faire varier cette époque, serait recommencer ce que nous avons déjà dit à l'article de la menstruation ; il est cependant nécessaire d'observer qu'on peut quelquefois conseiller le mariage avant l'éruption des règles, comme le moyen le plus sûr de la favoriser, si leur retard dépendait uniquement d'une trop faible excitation dans les organes générateurs, chez une femme bien portante d'ailleurs et dont la constitution serait suffisamment développée.

La femme ne jouit de toute son existence que dans les liens d'un amour légitime et bien placé. En effet, quel tableau peut être plus séduisant que celui d'une mère qui rassemble dans un chaste lien ses plus douces affections, qui s'entoure des enfans qu'elle a nourris de son lait ? On voit deux époux faits l'un pour l'autre céder à la voix de la nature, suivre le penchant qui les entraîne, et, par un échange réciproque de leurs sensations, confondre leur existence pour en multiplier la durée; ils se font un devoir de partager les peines de la vie, afin d'en goûter doublement les plaisirs : la source de leur bonheur est une confiance sans bornes, un épanchement mutuel, un attachement à toute épreuve. Lorsqu'une première ardeur commence à se ralentir, de nouveaux gages de leur félicité viennent en resserrer les nœuds ; ils s'applaudissent de leurs sentimens dans les êtres mêmes qui en sont le produit, et le soin de pourvoir à la conservation de ces intéressantes créatures les rapproche plus intimement encore, et confond deux volontés en une seule sensation, et leurs cœurs unis, par ces doux liens, conservent encore quelquefois leurs feux sous les glaces de l'âge.

S'il entre dans les besoins comme dans la constitution de la femme

de se livrer aux plaisirs de l'amour, le mariage étant le seul moyen légitime qui lui soit offert par la société, toutes ses pensées, toutes ses actions doivent tendre vers ce but; la nature repousse le célibat; il est chez la femme une des causes les plus fréquentes des maladies utérines, de l'hystérie, de la nymphomanie, de la chlorose, etc.

Le retard que les filles éprouvent à se marier ont des effets différens, suivant le tempérament et toutes les causes qui augmentent ou diminuent la force de la sensibilité générale de l'économie, ou de l'utérus en particulier. Plusieurs femmes en éprouvent à peine quelques légers dérangemens, tandis que d'autres en reçoivent de graves atteintes. Le premier état se rencontre chez les filles d'un tempérament lymphatique, ou chez celles que nous avons désignées sous le nom d'*hommasses*. Le second état, beaucoup plus fréquent, est le partage des femmes douées des tempéramens sanguin, bilieux et nerveux; des constitutions mélancoliques et abdominales. Plusieurs causes morales peuvent aussi ajouter à ces effets, ou même les occasionner par une réaction immodérée de l'imagination, et les organes de la génération s'animer alors secondairement.

C'est une observation constante, que les personnes qui gardent une continence trop rigoureuse pour la force de leur tempérament, et dont la résistance n'est secondée par aucune évacuation involontaire, se concentrent trop en elles-mêmes et deviennent des êtres insupportables dans la société. *Galien* dit expressément que ceux qui se soustraient au pouvoir de l'amour deviennent lents, enclins au sommeil, timides et mélancoliques; que leur estomac fait mal ses fonctions, et que, loin de ménager leur vigueur comme quelques-uns se l'imaginent, ils négligent au contraire le moyen le plus agréable pour l'accroître. J'ai vu, à l'hôpital Clinique, un prêtre qui était fréquemment atteint de violens accès de priapisme, occasionnés par la continence la plus exacte, et qui tomba enfin dans un état de paralysie presque complète dans un moment où son imagination exaltée l'avait transporté au bord d'un abîme de feu où plusieurs belles femmes voulaient le précipiter. *Aétius* recommande

les plaisirs de l'amour comme un remède assuré contre la tristesse et l'humeur noire. La folie chez quelques individus a cédé au même moyen. *Svenk* rapporte qu'une Italienne, sortie nue de chez elle dans un accès de folie, était entrée dans une maison ou plusieurs soldats la firent servir à leurs plaisirs, et qu'elle recouvra la raison au milieu de leurs embrassemens. On trouve parmi les auteurs de nombreuses observations qui prouvent les bons effets du mariage sur l'économie animale; mais on en distingue deux, entre autres, qui ont été recueillies par le professeur *Lanzoni* de Ferrare. La première rapporte l'histoire d'une veuve qui était devenue sujette à de fréquens accès d'épilepsie depuis la mort de son époux, et qui recouvra la santé par l'effet d'un second hymen. La deuxième est celle d'une jeune fille qui était atteinte d'une fièvre intermittente pour laquelle tous les secours de l'art avaient été inutiles, et qui fut guérie aussitôt après que ses parens (guidés par les conseils de ce médecin) lui eurent donné un mari.

Nous avons vu déjà qu'une grande quantité de maladies qui atteignent les femmes à l'époque de la puberté proviennent de la difficulté que les règles éprouvent à s'établir. C'est encore à leur suppression complète ou incomplète, lorsqu'elles ont paru, que doivent être attribuées une foule d'affections variées plus ou moins graves. Le mariage, par les plaisirs qu'il procure, et par l'emploi convenable de l'excitabilité des organes de la génération, rappelle l'utérus à ses fonctions, détermine souvent l'écoulement menstruel, et guérit ainsi une grande quantité de maladies rebelles tant que la menstruation était suspendue; il termine aussi plusieurs maladies souvent occasionnées par le célibat, telles que les coliques, les migraines, l'hystérie, la nymphomanie, la manie, la catalepsie, l'apoplexie, etc. Pour se convaincre entièrement des heureux résultats du mariage sur la santé, il ne faut qu'examiner ceux qu'il opère sur les filles atteintes de la chlorose. (Je ne veux cependant pas attribuer toujours cette maladie au besoin des plaisirs de l'amour, puisque très-souvent elle reconnaît d'autres causes.) Observez cette

jeune fille dont le visage pâle et jaune annonce le mal qui la tourmente; son corps est lourd, sa tête douloureuse; sa respiration entrecoupée lui permet à peine de prononcer quelques mots, qu'elle articule faiblement; son estomac remplit mal ses fonctions; elle n'a de goût que pour les substances non-alimentaires, tandis qu'elle refuse celles qu'exige son état; sa démarche est nonchalante, et sa toilette peu soignée; ses yeux sont ternes, quelquefois larmoyans; et ses regards languissans et tristes excitent la compassion des personnes qui l'entourent. Rien ne peut la retirer de son apathie, et si ce n'est son amant, dont la vue ranime encore en elle quelques éclairs de sensibilité, tout lui paraît indifférent dans la nature, tout la fatigue ou l'ennuie; mais si le feu des plaisirs de l'amour la réveille, si le flambeau de l'hymen s'allume, tout change aussitôt; c'est un rayon qui dissipe les nuages d'un horizon nébuleux, et les lis et les roses viennent encore embellir sa figure, et montrer le bien-être que la jeune femme éprouve quand elle a satisfait aux lois de la nature.

Je crois que ces observations démontrent suffisamment que le mariage peut être indiqué, dans un grand nombre de cas, comme un moyen très-efficace pour obtenir la guérison de plusieurs maladies. Les dispositions individuelles elles-mêmes, et les affections dépendantes du tempérament, se trouvent fort souvent modifiées par l'influence des plaisirs de l'amour. Les femmes d'un tempérament bilieux, et celles dont le système vasculaire prédomine dans l'abdomen, sont sujettes à un grand nombre d'indispositions, si elles restent vierges. Ces plaisirs entretiennent la gaîté chez les femmes sanguines; ils la font naître chez les mélancoliques, et amènent une douce chaleur et une énergie modérée chez celles que distingue la prédominance du système lymphatique. Qui n'a point observé que l'engourdissement, la pesanteur, les lassitudes vagues, les insomnies, les songes fatigans qui surviennent à la suite d'une longue continence, se calment par l'usage modéré des plaisirs vénériens?

CHAPITRE V.

Des maladies produites par le mariage.

Autant il est avantageux pour la femme de goûter les plaisirs de l'amour dans l'âge de la force, autant il lui est pernicieux d'en contracter l'habitude hors de l'époque prescrite par la nature, c'est-à-dire, avant le développement complet et suffisant des organes, ou lorsque les forces sont affaiblies par l'âge, ou épuisées par les passions ou par les maladies. On observe chaque jour les malheureux effets de ces hymens prématurés ou tardifs. Ils occasionnent plusieurs maladies incurables, telles que la consomption dorsale, le crachement de sang, la phthisie pulmonaire, l'apoplexie, et un grand nombre de maladies nerveuses les plus redoutables. Devenue mère trop jeune, la femme se flétrit de bonne heure; elle porte rarement ses enfans jusqu'au terme ordinaire; sa grossesse est toujours accompagnée d'accidens; les suites des couches l'exténuent; les veilles, les tracas domestiques qui accompagnent cette position sont au-dessus des forces d'une machine aussi frêle. Quelquefois aussi l'amour des plaisirs qui l'entraîne à cet âge lui fera négliger les devoirs qu'impose la maternité. La femme qui a cessé d'être réglée s'engage avec un époux vigoureux et se permet trop fréquemment les plaisirs qu'elle devrait abandonner entièrement, s'expose à être atteinte de squirrhe et de cancer de l'utérus, des ovaires et des mamelles, de ménorrhagie, de consomption et de marasme.

Le lien si naturel et si doux du mariage peut devenir la cause des plus déplorables maladies, par l'abus des jouissances vénériennes qui épuise insensiblement l'individu le mieux constitué. *Hippocrate*, *Celse*, *Arétée*, *Galien*, *Klockof*, *Tabourot*, *Boerhaave*, *Van-Swiéten*, *Tissot* et autres, ont consigné dans leurs ouvrages des observations qui prouvent que cette vérité a été

connue dans tous les temps. *Pline* le naturaliste rapporte que Cornélius Gallus, ancien préteur, et Titus Ethérius, chevalier romain, moururent après de longs excès dans les plaisirs de Vénus. *Sauvages* rapporte l'observation d'un homme qui, pendant douze ans, éprouva au milieu de l'acte un spasme qui lui roidissait tout le corps, avec perte de sentiment et de connaissance. Le docteur *Nauche* a vu en 1808 un homme de trente-deux ans qui avait éprouvé une hémiplégie à la suite de jouissances excessives. J'ai souvent observé des paralysies plus ou moins complètes, des douleurs dans les lombes, des rétentions et des incontinences d'urines produites par des effets semblables.

Je conviens que les femmes peuvent, jusqu'à un certain point, supporter mieux que les hommes l'excès des plaisirs de l'amour, parce qu'elles n'ont pas une véritable émission spermatique; mais qu'elles ne se fient pas à cette faculté; car le spasme est pour beaucoup dans la fatigue qui suit ces plaisirs, que plusieurs auteurs ont comparé à une action très-voisine de la convulsion, et qui, par cela même, nuit au système nerveux en général, et au cerveau en particulier. Une raison qui, dans ce cas, contribue aussi à l'affaiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité de sang qui se porte à la tête pendant l'acte vénérien; augmentation bien démontrée, et qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie. On trouve plusieurs exemples de ce genre dans les auteurs. *Hoffmann* rapporte qu'un soldat mourut apoplectique au moment où il se livrait à cet acte avec fureur, et qu'on trouva son cerveau gorgé de sang. C'est par l'augmentation de ce liquide qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie; cette quantité de sang distendant les nerfs, change leurs rapports et les affaiblit; dès-lors ils résistent moins aux impressions physiques et morales; et comme les nerfs influent sur toutes les fonctions, il n'en est point qui n'éprouve quelque dérangement : de là résultent de grands désordres dans l'économie animale, tels que la dépravation des digestions, les maladies nerveuses de tout genre, et le dérangement

de la transpiration. De cette triple cause naissent une foule d'affections chroniques plus ou moins graves, suivant que les causes sont fugaces ou persévérantes. Il arrive encore que, sans maladie caractérisée, la femme perd insensiblement sa fraîcheur, son embonpoint et ses forces; et si les excès continuent, elle devient pâle et molle; bientôt elle prend l'air et les infirmités de la vieillesse; son corps se courbe, ses jambes ne peuvent plus la porter; elle perd l'appétit, et le peu qu'elle mange est mal digéré, parce que son estomac est devenu paresseux; enfin, réduite à un état de tristesse et d'insensibilité, elle devient la proie de la fièvre lente et du marasme qui établissent leur empire sur ses restes épuisés.

Bartholin rapporte qu'une femme fut attaquée, le lendemain de ses nôces, d'une métrite aiguë, à la suite d'excès conjugaux. *Hoffmann* parle d'une femme très-adonnée aux plaisirs de l'amour, qui éprouvait une attaque d'épilepsie après chaque conjonction. *Chaisneau* a vu deux jeunes mariés qui essuyèrent, les deux premières semaines de leur mariage, des accidens maladifs qui les conduisirent en peu de temps au tombeau.

J'ai vu, à l'hospice civil de Bordeaux, une jeune mariée, d'une constitution très-érotique, qui, s'étant livrée avec une grande ardeur aux plaisirs de son nouvel état, éprouva, quatre jours après ses noces, une fièvre continue très-vive, avec une soif immodérée, des douleurs à l'hypogastre, des rêvasseries et une grande difficulté de respirer. Par les secours qui lui furent administrés, elle fut momentanément soulagée; mais étant retournée dans sa maison, elle se livra de nouveau aux embrassemens de son mari. Aussitôt une fièvre intermittente se déclara, et persista jusqu'à la mort, qui eut lieu trois mois après. A l'autopsie cadavérique, on trouva les viscères de l'abdomen très-engorgés, et d'une plus grande consistance que dans l'état ordinaire; du reste, aucun autre dérangement ne fut observé. Il est très-intéressant de noter que rien, jusqu'à l'époque du mariage, n'avait pu faire soupçonner l'existence d'une disposition maladive.

Une jeune dame très-adonnée aux plaisirs de l'amour, à la suite d'excès de ce genre, fut atteinte d'une métrite aiguë, qui fut convenablement traitée, et se termina au bout de vingt-trois jours. Après quelque temps de convalescence, la dame se livra de nouveau aux mêmes excès, et éprouva une maladie semblable à la première, mais qui fut et plus longue et plus douloureuse. Les soins que lui prodigua son époux dans ces deux occasions rappelèrent enfin sa santé. Toujours tourmentée par des désirs factices que lui créait son imagination délirante, plutôt que ses besoins physiques, la dame ne put se tenir dans les bornes d'une sage modération, et s'abandonna de nouveau à tous les déréglemens de sa passion; elle fut atteinte pour la troisième fois de la plus violente inflammation de l'utérus. Cette maladie fut accompagnée d'hémorrhagie, de fièvre très-ardente et de délire, et eut trois apyrexies assez marquées; eh bien! qui le croirait? dans ces légers intervalles, M.me P. provoquait encore son amant à satisfaire les fureurs qui l'agitaient, et, mécontente des refus qu'il lui fit (motivés sur le besoin de ménager le peu de forces qu'elle avait pour obtenir sa guérison), elle reçut les embrassemens d'un nouvel amant. La nature, ne pouvant déployer assez d'énergie pour vaincre tant d'obstacles, fut sur le point d'abandonner l'imprudente. Cependant, après de longues souffrances, sa jeunesse et les secours d'un médecin distingué triomphèrent, et sa santé fut encore rétablie. Heureusement que les circonstances l'ont arrachée à cette double intrigue et à une mort infaillible, si elle fût restée exposée à de nouvelles rechutes. Plus heureuse encore si l'ennemi n'est pas dans son cœur, et si elle se corrige enfin des excès qui peuvent abréger ses jours!

La mauvaise conformation des os du bassin chez quelques femmes est un motif suffisant pour les empêcher de contracter le mariage, puisque ces êtres disgraciés de la nature ne peuvent mettre au monde le fruit de leurs amours qu'en se soumettant aux opérations les plus douloureuses et les plus incertaines. En effet, comment la tête d'un fœtus ordinaire pourra-t-elle se frayer

une route par le détroit inférieur, s'il n'a que deux pouces de largeur, et même moins, comme cela arrive quelquefois ? La mère sera donc réduite à la cruelle alternative de subir l'opération césarienne ou de la symphyse, ou de voir retirer par morceaux l'enfant qu'elle porte en son sein ? Il serait donc nécessaire qu'une mère défendît à sa fille (et il faudrait même que cette autorité fût appuyée par les lois) de se livrer aux douceurs de l'union conjugale avant d'avoir été soumise à l'examen des gens de l'art, toutes les fois qu'on pourrait présumer quelques défauts de conformation du bassin. Il y a cependant des femmes horriblement contrefaites, chez lesquelles le bassin se trouve avoir ses proportions naturelles, en sorte qu'elles accouchent heureusement; tandis que d'autres, d'une stature régulière en apparence, ont un vice de forme qui rend l'accouchement impossible sans le secours de la chirurgie. Mais, le plus souvent, la mauvaise conformation du bassin s'annonce par la distorsion de la colonne rachidienne, la hauteur inégale de l'os des îles, qui fait relever la hanche d'un côté beaucoup plus que celle du côté opposé, et la courbure des os longs, dont les extrémités spongieuses sont très-développées, et forment des nodus aux articulations.

Un abus bien dangereux par ses suites s'est glissé dans la société, et menace d'amener enfin cette détérioration des races qui, depuis si long-temps, est l'objet des déclamations des amis de la sagesse : je veux parler de la liberté illimitée de former les nœuds du mariage ; quels que soient l'âge, la santé et la constitution des individus, et de cette coutume barbare de ne considérer dans une union si sainte que l'intérêt, le caprice, des convenances étrangères aux lois de la nature et au but qu'on se propose, celui si légitime d'avoir des enfans sains et vigoureux. En effet, permettre le mariage d'une femme saine et bien constituée avec un être faible et valétudinaire, n'est-ce pas attenter à la santé, et même à la vie de la première? N'est-ce pas former des nœuds stériles, et dont les fruits éphémères resteront à charge à leurs parens ou à l'État,

s'ils ne tombent avant le temps? N'est-ce pas surtout infecter plus profondément l'espèce humaine de l'affreuse cohorte de toutes les maladies héréditaires? Peut-on d'ailleurs méconnaître les dangers auxquels est exposé le malheureux infirme pour remplir les obligations qu'il a contractées avec sa jeune épouse? Ses efforts impuissans consumeront le reste de ses forces, et il succombera bientôt par les suites de son imprudence.

CHAPITRE VI.

Quelques conseils généraux suivans les differens cas.

Menstruation.

Nous avons déjà fait entendre, par le titre de ce chapitre, que nous ne pourrions entrer dans le détail du traitement applicable à chaque maladie dont nous avons parlé; effectivement, vouloir le faire, ce serait embrasser la thérapeutique entière, et les longues digressions qu'il nous faudrait entreprendre sortiraient des bornes que nous nous sommes prescrites dans cette dissertation. En conséquence, nous allons présenter ici quelques conseils modifiés suivant le tempérament de chaque individu, et d'après le cadre que nous avons tracé pour les causes des maladies. Nous diviserons ces conseils, 1.° en prophylactiques tirés de l'hygiène; 2.° en pharmaceutiques ou en chirurgicaux, selon que les maladies dépendront d'une cause interne, ou d'une cause externe. Les premières nous indiqueront les moyens à employer pour prévenir la maladie, et les moyens propres à la combattre dans le plus grand nombre de cas, lors même qu'elle serait déjà développée; les secondes nous fourniront quelques ressources pour la cure des maladies graves ou anciennes qui auraient résisté aux moyens de l'hygiène.

Conseils prophylactiques.

Les moyens de se préserver des maladies dépendantes de la première menstruation se tirent de l'hygiène; nous allons donc présenter ici un abrégé des choses de la vie auxquelles on doit s'a-

donner de préférence, et de celles qu'on doit éviter pour obtenir une bonne santé, et exempte des affections qui peuvent entraver la première menstruation.

1.er Etat. — *Défaut de forces vitales.*

Choses à faire.

Habiter les lieux secs et élevés, respirer l'air vif et pur des montagnes; se couvrir de vêtemens chauds et légers, faire usage de caleçons pendant les temps froids; changer souvent de linge, tant pour maintenir la propreté du corps que pour stimuler l'organe cutané; c'est encore dans cette dernière intention qu'on doit faire quelques frictions sèches de temps à autre; les bains de mer et d'eau courante pris avec les précautions nécessaires sont très-convenables en ce qu'ils donnent du ton à toutes les parties. On doit préférer les alimens légèrement toniques et excitans; faire habituellement usage d'une petite quantité d'un vin généreux. L'équitation, la promenade, la natation, le chant et la danse offrent une variété d'exercices agréables qui augmentent l'énergie de la circulation, donnent de la force et de la souplesse aux muscles, et aident à l'accroissement. Expression franche du plaisir, la danse paraît essentiellement faite pour la jeune fille, à laquelle elle donne de la grâce et un maintien aisé; cet exercice réunit à peu près les avantages de la course, du saut et de l'escrime (qui, d'après nos institutions sociales, sont réservés pour le sexe masculin,)

Choses à éviter.

Il ne faut point établir sa demeure dans des pays bas et marécageux, dans des logemens humides et peu éclairés des rayons du soleil; ne point porter de vêtemens qui compriment la poitrine, dont la capacité se développe sensiblement à l'époque de la puberté; car les jeunes filles étudient tous les moyens de plaire, et ont bientôt reconnu le prix d'une taille élancée; alors, pour obtenir les suffrages, elles vont souvent au-delà des intentions de la nature, et portent jusqu'à l'exagération la finesse de leur taille; quoique la mode ait proscrit l'usage des corps à baleines, on voit cependant encore des jeunes filles, surtout celles qui sont disposées à avoir de l'embonpoint, se mettre à la torture dans des corsets excessivement serrés, avec un courage que la coquetterie seule peut soutenir. Cette compression ne peut être exercée sans danger sur des organes délicats, et dont les importantes fonctions jouissent de la plus grande énergie : elle gêne la respiration, dispose aux affections organiques des poumons, et même les détermine, s'oppose au développement des seins, et occasionne souvent la distorsion de la taille : de là les digestions deviennent

« Exercitia moderata nativum calorem excitant, et ad actiones suas validiorem reddunt : undè post exercitationem corporis alimenta melius concoquuntur, crassiores humores extenuantur, digeruntur, et tota nutritio commodiùs perficitur. » (*Roderic à Castro*, *lib.* 2, *de Morb. mulier.*, *cap.* 5.) On doit faire de grands efforts pour vaincre le penchant à la paresse et au sommeil, et n'accorder au plus à ce dernier que sept heures par jour. L'éducation morale, convenablement dirigée, peut aussi contribuer à empêcher la faiblesse de cet état. Qu'on habitue donc la jeune fille à passer du jeu à l'étude, et de la récréation au travail ; que, par une émulation modérée et par de douces sensations, on tende continuellement à ranimer et à augmenter son activité, et à combattre son insouciance.

pénibles, imparfaites, jettent le reste du corps dans la langueur ; et la chlorose ou le marasme sont les suites trop fréquentes de ce funeste abus. Un autre vice de la toilette des dames françaises, est la coutume pernicieuse de découvrir et d'exposer au froid la gorge, les épaules et les bras ; ces parties très-sensibles ont avec l'estomac, le poumon et la matrice, les plus étroites sympathies, et les bonnes mœurs, une coquetterie bien entendue et le besoin de conserver la santé devraient les faire couvrir avec un soin égal. Autant les bains froids sont convenables, autant les bains chauds, trop souvent employés, et pris hors les indications qui en nécessitent l'usage, seraient contraires dans ce cas, car ils relâchent la fibre, causent des fleurs blanches, et augmentent l'atonie générale : « Usus balnei calidi frequentior et diuturnior carnium fibras emollit, laxat et solvit ; quò fit ut diffundantur spiritus per carnes sparsi, quia ita fusi exsolvuntur. » (Haller, 5, *aph. comm.* 16.) Les mêmes effets sont produits par les alimens farineux et d'une digestion difficile, les boissons relâchantes, l'inaction physique et morale, le sommeil trop prolongé, les lits trop chauds, et surtout par les passions tristes et haineuses, dont l'influence sur l'économie ralentit la circulation, dispose aux engorgemens glanduleux, et à plusieurs autres maladies graves.

II.° état. — *Excès des forces vitales.*

Choses à faire.

Si le système sanguin paraît prédominer, et que les phénomènes de la puberté puissent être entravés par la pléthore, il faut, pour rétablir l'équilibre des systèmes, respirer un air pur,

Choses à éviter.

Le passage subit du froid au chaud, du sec à l'humide ; craindre d'exposer à l'air la poitrine, les épaules et les bras, surtout pendant l'hiver et les temps humides ; éviter l'excès des

mais tempéré, se couvrir un peu légèrement, mais uniformément; faire un fréquent usage des bains tièdes; prendre en petite quantité des alimens peu nourrissans; les choisir de préférence parmi les farineux, le laitage et tous les végétaux; ne boire qu'une petite quantité de vin mêlé d'eau, ou mieux de la bière, ou même de l'eau pure; faire usage pendant l'été de boissons rafraîchissantes, légèrement acidulées; entretenir la liberté du ventre, et même la favoriser de temps à autre par de légers purgatifs; les exercices doivent être modérés; on peut accorder un peu plus de temps au sommeil que dans le cas précédent, c'est-à-dire environ sept heures et demie par jour; on peut tirer aussi quelque avantage des bains tièdes. « Balneum tolerat plethorica dispositio. » (GALEN, 7, *aphor. comm.*, 47.)

bains froids, proscrire entièrement l'usage des alimens succulens, épicés et excitans; les boissons enivrantes, les liqueurs alcoholiques, et particulièrement le café; on doit aussi éviter les veilles prolongées, les travaux excessifs, les plaisirs trop vifs, les émotions violentes, et se dérober aux choses qui pourraient les occasionner. Par ce moyen, la circulation sera facile, peut-être un peu ralentie, et les accidens qui accompagnent l'excès des forces auront beaucoup moins d'intensité.

III.e ÉTAT. — *Défaut de sensibilité.*

Choses à faire.

La forte constitution des personnes que caractérise le défaut de sensibilité les rend peu sujettes à ressentir les différentes qualités de l'air, des vêtemens, des alimens et des boissons; Aussi on peut les laisser s'exposer aux vicissitudes atmosphériques, s'habiller, se nourrir suivant leur volonté; mais on doit porter toute son attention sur les exercices physiques, et sur l'éducation morale, afin d'augmenter la sensibilité; on cherchera en quelque sorte à amollir la jeune fille par une vie sédentaire et peu active; on saisira toutes les occasions d'éveiller en elle de tendres sentimens; on lui fera cultiver la musique, la poésie, la peinture; on pourra même lui faire lire quelques ouvrages d'imagination, car, à mesure que l'exercice du cerveau étend et perfectionne les facultés intellectuelles, il diminue l'énergie de la matière.

Choses à éviter.

On doit éviter les grands travaux du corps, et tout ce qui tend à augmenter la force musculaire.

On ne peut guère savoir si les organes génitaux participeront à cet état d'insensibilité qu'à l'époque de la menstruation; dans ce cas, les courses à cheval pourraient avoir de très-heureux effets.

IV.e ÉTAT. — *Excès de sensibilité.*

Choses à faire.

Les suites de cet état ont des conséquences si graves, qu'elles méritent une attention particulière : nous diviserons les moyens hygiéniques à employer pour le prévenir.

1.° En ceux qui sont employés pour diminuer l'excessive sensibilité de l'économie en général, tant au physique qu'au moral.

2.° En ceux qui peuvent combattre cet état dans l'utérus en particulier, également au physique et au moral. Pour modérer l'extrême susceptibilité nerveuse, on doit employer les moyens propres à fortifier insensiblement le système musculaire ; on y parviendra en faisant respirer un air doux, tranquille, et même un peu humide, tel que celui des vallées et des bords des rivières; l'habitation doit être analogue. Ce que j'ai dit des vêtemens, en parlant de l'excès des forces vitales, est encore plus indispensable dans cet état ; car la faiblesse ordinaire des personnes nerveuses les rend plus susceptibles d'éprouver les fâcheux accidens qui suivent ordinairement les imprudences de la mode et de la *coquetterie*. Les bains tièdes seront souvent employés, et on en retirera les meilleurs effets ; on fera usage d'alimens tirés du règne végétal, des viandes de jeunes animaux, qui fournissent beau-

Choses à éviter

Lorsqu'une tendresse aveugle ou qu'une constitution très-délicate ont développé une extrême susceptibilité nerveuse, on doit éviter avec soin les lieux secs et élevés, dont l'air vif pourrait produire des spasmes, et autres accidens convulsifs ; proscrire l'usage des bains froids, celui des alimens stimulans et épicés ; des viandes chargées de matières extractives, et des végétaux farineux, dont la digestion est difficile, et occasionne beaucoup de flatuosités. Le vin, les liqueurs spiritueuses, et surtout le thé et le café, seront absolument interdits ; il est d'autant plus nécessaire de surveiller les personnes nerveuses sur ce point, qu'elles ont, la plupart, un goût marqué pour les alimens et les boissons excitantes. On évitera l'inaction, comme étant absolument contraire à la prépondérance qu'on voudrait faire acquérir au système musculaire ; cependant l'exercice ne doit pas être excessif, ni commencer avant le lever du soleil, ni se prolonger long-temps après son coucher ; on doit le prendre, autant que possible, dans un endroit où l'air se renouvelle facilement ; aussi qu'on ne croie pas que la danse, dont j'ai parlé avec éloge, puisse procurer quelque avantage dans ces réunions tumultueuses où un grand concours de personnes, des bougies allumées et des

coup de gélatine, et on les préparera de la manière la plus simple ; on préférera à toute autre boisson l'eau pure ou la bière ; on fera usage, pendant les chaleurs, de quelque infusion mucilagineuse ou calmante, telles que les émulsions d'amandes douces, le lait coupé d'eau, le sirop de guimauve, etc.

J'ai déjà dit plusieurs fois que l'exercice augmente les forces musculaires, et que la susceptibilité nerveuse se trouve pour ainsi dire effacée par le développement de l'appareil musculeux ; c'est ici surtout qu'il convient de faire l'application de cette importante maxime d'hygiène, et que la promenade, la danse, le jeu du volant et autres, peuvent être employés avantageusement ; mais, pour être salutaires, ces exercices doivent être modérés ; trop violens ou trop long-temps continués, ils ne feraient qu'affaiblir ; il faut commencer peu à peu, et augmenter insensiblement chaque jour ; on pourrait aussi, à mesure que la santé s'affermirait, passer des endroits où l'air est humide à ceux où il est plus sec, et on arriverait graduellement à prendre l'habitude de supporter l'air sec des montagnes et l'insolation ; mais, avant d'en venir à ce point, il faudrait qu'on se fût assuré que les forces vitales sont bien rétablies, et que la susceptibilité nerveuse est très-émoussée, autrement on ne ferait qu'augmenter les dispositions maladives, et déterminer l'éréthisme. Le sommeil peut être prolongé jusqu'à huit heures et demie par jour, odeurs de toutes espèces, répandent des miasmes plus ou moins malfaisans, et ont bientôt corrompu l'air des appartemens. « Aer vitiosus corpora nostra à statu naturali dejicit, atque excellentes illas, quibus præditus est, qualitates ipsi inducit. » (Sennert, *lib. 4, part.* 1, *Instit. medic., cap.* 2.) Alors cet exercice, loin de produire les bons effets qu'on doit en attendre, ne procure qu'une fatigue excessive, et par suite, une plus grande sensibilité. Je ne sais si c'est avec raison que plusieurs auteurs modernes déclament avec tant de véhémence contre la walse ; j'avoue que jusqu'à présent je n'ai point encore observé qu'elle produisît les mauvais effets qu'ils lui attribuent ; je n'ai pas vu non plus qu'elle donnât lieu à ces *étreintes caressantes*, à ces *enlacemens amoureux*, et à ce prétendu contact magnétique des danseurs, qui doivent produire des *spasmes*, des *syncopes* et des *vertiges ;* mais j'ai vu des personnes honnêtes se livrer à cet exercice avec toute la décence qui accompagne des mœurs pures, et ce plaisir innocent n'était suivi d'aucun des accidens que nos austères censeurs avaient prédits. Ce ne sera jamais sur une vierge innocente, ni sur une épouse pudique, que la walse produira de dangereuses émotions ; tandis que les femmes dont les sens sont si faciles à émouvoir trouveront dans tous les objets qui les entourent des causes excitantes : qui doit être accusé de la walse ou de la dépravation de leurs

C'est encore par l'éducation morale qu'on peut rétablir l'équilibre entre tous les systèmes d'organes, ou du moins modifier la force prédominante de celui qui acquerrait une influence dangereuse sur toute l'économie. Qu'on habitue la jeune fille dès son enfance à vivre dans la retenue ; qu'on modère ses affections, et qu'elle apprenne de bonne heure à ne former que des idées exactes, à ne sentir qu'autant qu'il convient, à ne vouloir qu'autant qu'il faut ; qu'elle ne fréquente pas le monde ni trop tard ni trop tôt, et il en résultera pour elle une aimable timidité. Au lieu de l'exalter sans cesse par la lecture des romans, qu'on lui forme le jugement par celle des ouvrages utiles, et qu'elle soit exercée aux travaux de son sexe ; alors ses triomphes dans la société seront moins éclatans, mais ils seront plus durables ; renfermée dans le sein de sa famille, elle y exercera des vertus paisibles qui feront le bonheur de ceux qui l'entourent. Si des événemens imprévus viennent la frapper, son âme courageuse les supportera avec résignation ; elle y résistera davantage et plus long-temps que d'autres. L'influence de son éducation se fera sentir jusque dans les maladies qui pourront lui survenir ; une langueur mortelle vient-elle l'éprouver, elle en sera peu troublée : que pourrait-elle craindre ? Le passé ne lui inspire point de remords ; la fermeté de son moral lui fait supporter avec patience ses maux physiques, et l'avenir s'embellit pour elle cœurs ? Les mœurs étaient-elles corrompues à Sparte, où les filles deminues n'avaient pour voile que leur pudeur, et la retenue des hommes ? Que serait-ce donc si quelque jour on voyait danser à Paris, le bolero, le fandango, et autres danses espagnoles ? Les tempêtes, les guéros et les molinasses allemandes, etc. ? Les mouvemens de ces danses sont bien autrement expressifs que les ronds de la walse tant critiquée ! Cependant je n'ai pas remarqué que les femmes de Madrid ou de Berlin fussent plus sujettes que les Françaises aux accidens nerveux. Ce sont particulièrement les vices de l'éducation morale qui peuvent avoir la plus grande influence sur la santé des filles : la vanité qu'ont les parens de vouloir former de *petits prodiges* a développé plus de tempéramens nerveux que toutes les autres causes énervantes possibles. *Boerhaave*, *Hoffmann*, *Ramazzini*, *Van-Swiéten*. *Tissot*, *Zimmermann* et autres auteurs ont rapporté des exemples qui prouvent le danger d'appliquer les enfans à des études trop fortes ou trop prolongées pour la faiblesse de leurs organes. Très-souvent ces malheureuses victimes, énervées, affaiblies par ces travaux prématurés, payent par une santé déplorable le *génie précoce* qu'elles ont montré, et tombent dans un état de dépérissement et d'épuisement complet, qui les conduit peu à peu au tombeau sans aucune maladie caractérisée, que d'avoir trop d'*intelligence ;* cependant, si la force de leur constitution les fait

des couleurs de l'espérance : *son âme est, comme la nature, pleine d'images douces et riantes.* Enfin tels seront les résultats de cette éducation, qu'après avoir été fille soumise, elle deviendra épouse fidèle et tendre mère ; parvenue à un âge mûr, on recherchera toujours sa société pour le charme qu'elle saura répandre sur toutes ses actions, et, semblable, comme on l'a dit, à ces belles peintures dont le temps n'a fait que radoucir les couleurs, elle fixera encore sans éblouir, et donnera souvent tout le bonheur de la passion sans en communiquer le délire.

Les moyens qui doivent être employés pour prévenir ou pour combattre l'extrême sensibilité de l'utérus en particulier sont les mêmes moyens que ceux indiqués pour combattre l'extrême sensibilité générale ; cependant la vigilance doit être encore plus active et les soins plus assidus, afin de surveiller les mouvemens, les habitudes, et les liaisons de l'enfant. On peut aussi faire usage des bains de siége tièdes, et des exercices les plus actifs qu'il sera possible, afin de procurer une heureuse déviation ; mais c'est particulièrement par la morale des ouvrages dont on permettra la lecture, l'innocence dont on entourera la jeune fille, la modération et la décence dans tous les plaisirs qui seront à sa portée, qu'on parviendra à diminuer cette sorte d'irritation partielle.

échapper à ces dangers, elles seront par la suite d'une susceptibilité nerveuse excessive, et disposées à des maladies qui n'attendront souvent qu'une cause occasionnelle pour se développer.

Il y a dans l'éducation des femmes un écueil d'autant plus difficile à éviter, qu'il prend sa source dans un sentiment bien louable, et qui n'est dangereux que par son exagération. Quoi de plus naturel en effet que la tendresse qu'on doit avoir pour ses parens ? Et cependant ce sentiment peut être tellement exalté par suite d'une institution vicieuse, qu'il soit la cause d'une foule de maux. Je m'explique : on voit des enfans doués d'une imagination ardente et d'une sensibilité profonde, qui ont pour leurs parens l'attachement le plus vif ; par les soins que prennent les parens eux-mêmes d'augmenter cette extrême affection, leur sensibilité s'exalte de plus en plus ; aussi ils grandissent peu, ou acquièrent peu d'embonpoint ; ils ont déjà plusieurs symptômes nerveux, préludes des maladies graves qui les atteindront dans un âge plus avancé. « Nihil æquè pariter corporis nostri structuram convellit, quàm immoderati animi affectus. » (Georg. Bertin, *lib.* 8, *Medic.*, *cap.* 22.)

Supposons une jeune personne qui a reçu l'éducation dont nous venons de tracer l'esquisse, habituée dès sa plus tendre enfance à ne pouvoir se séparer de sa mère, elle a tellement contracté le besoin d'être avec elle, que ce n'est qu'avec le plus mortel chagrin qu'elle

peut la quitter, même pour quelques instans, et le temps de cette séparation se passe dans l'affliction et dans les larmes. Sa mère, à son retour (loin de réprimer cette tendresse déraisonnable), la console, l'embrasse, et la remercie en quelque sorte de cette exagération. Les conversations sentimentales entre la mère et la fille augmentent sans cesse la sensibilité de cette dernière, qui acquiert en même temps une très-grande susceptibilité physique et morale.... Si la mort vient enlever cette mère chérie, la fille pourra-t-elle supporter les angoisses de sa douleur, hélas! bien naturelle! mais qui la trouvera sans force et sans courage? Si le temps ou quelques circonstances particulières parviennent à l'arracher au cruel chagrin qui l'accable, elle portera sa sensibilité sur des événemens chimériques et de peu d'importance, quelquefois même sur des objets ridicules. Elle a déjà senti les émotions les plus violentes qui puissent agiter l'âme; son jeune cœur a déjà perdu cette aimable sérénité qui fait le plus doux charme de l'innocence; désormais les sentimens modérés lui paraîtront insipides; ces raffinemens de sensibilité qu'on admirait en elle lui donneront par la suite une délicatesse outrée qui la rendra toujours mécontente des autres, et, gémissant en secret d'une ingratitude imaginaire, elle paraîtra souvent injuste et bizarre. Habituée aux grands mouvemens et aux grandes exclamations, elle fatigue ceux qui l'entourent par tous les écarts d'une imagination exaltée, et les afflige par le spectacle des maux qu'elle éprouve, et qui seront suivis d'affections plus graves encore.

On doit, pour éviter d'augmenter la sensibilité des organes de la génération, dérober à la vue de la jeune fille les images obscènes, les spectacles lascifs ou voluptueux; l'éloigner des conversations et des lectures qui pourraient éveiller en elle de nouveaux besoins, ou exciter des désirs précoces.

V.e ÉTAT — *Irritation dérivative quelconque.*

Choses à faire.

Quand c'est la pléthore qui peut faire craindre la déviation de la congestion sanguine, on doit employer les mêmes moyens que pour prévenir l'excès des forces vitales; du reste, il faut répartir autant que possible uniformément

Choses à éviter.

C'est à ce que nous avons dit, en parlant des femmes nerveuses, qu'il faut attribuer la rétention des règles, produite par les méditations, les travaux de l'esprit, etc. : nous avons déjà annoncé les dangers qu'il faut éviter. Les

l'exercice pour toutes les parties du corps; faire succéder de temps à autre le travail de l'esprit au travail corporel, et *vice versâ*; procurer d'agréables distractions. « Mœstitia universum insudat corpus, calorem innatum extinguit, appetitum destruit, concoctionem impedit, menses conturbat, intellectum pervertit et corpus exsiccat. » (Peter Andr. Mathiol, *Cons. m.*, 182.

jeunes filles qui s'adonnent de très-bonne heure à la danse ou au chant, et qui cultivent exclusivement un de ces deux talens, éprouvent aussi beaucoup d'incommodités à l'époque de la puberté, quelquefois même l'écoulement menstruel ne s'établit jamais, ou, après avoir paru deux ou trois fois à plus ou moins de distance, se tarit insensiblement et ne reparaît plus. Avoir désigné ces dangers, n'est-ce pas avoir suffisamment montré les choses qu'on doit éviter.... ? Les vésicatoires, les rubéfians et la saignée ne doivent être employés, chez les jeunes filles qui sont sur le point de devenir pubères, qu'autant qu'on y est contraint par une maladie très-grave. Quelques jeunes filles sont dans l'habitude de laver leurs pieds à l'eau froide ; cette coutume est tout-à-fait contraire à l'éruption menstruelle. Je connais une jeune dame qui, voulant aller au bal (et en étant empêchée par ses règles, qui étaient très-abondantes), se trempa pendant une heure les pieds dans un seau d'eau de puits, et l'écoulement se supprima. Satisfaite de ce résultat, elle fit usage du même moyen toutes les fois qu'elle se trouva dans les mêmes circonstances; il lui survint au bout de quelque temps un écoulement muqueux par le vagin, qui devint chaque jour de plus en plus abondant, et qui a persisté malgré l'emploi des remèdes les plus convenables, cessés et repris à différentes fois : depuis dix ans que dure cette maladie, la dame a perdu ses forces, sa fraîcheur, ainsi que son embonpoint, la gaîté de la jeunesse, et l'espérance d'être mère. Cette maladie augmente chaque jour d'intensité, et terminera bientôt dans le marasme la vie de l'imprudente qui voulut entraver la marche de la nature.

Conseils pharmaceutiques.

On peut espérer de relever les forces des malades par l'usage convenable des choses de l'hygiène ; mais quand ces moyens ont été employés sans succès, on doit recourir aux moyens pharmaceutiques, sans négliger cependant les premiers, qui doivent concourir toujours avec les médicamens au rétablissement de la santé : nous

diviserons aussi les moyens pharmaceutiques en ceux qui doivent être employés :

1.° { Pour relever / Pour diminuer } les forces vitales.

2°. { Pour augmenter / Pour émousser } la sensibilité.

I.re INDICATION. — *Relever les forces vitales.*

Après avoir insensiblement amené l'habitude d'un régime de vie tonique et laborieux, il faut, avant d'en venir aux excitans pharmaceutiques, nettoyer l'estomac au moyen de l'*ipécacuanha* à la dose vomitive, ce qui remplit la double indication de débarrasser ce viscère des matières bilieuses et poracées qu'il contient ordinairement dans les cas de faiblesse générale, et de stimuler sa sensibilité, ce qui par suite peut amener de meilleures digestions; ensuite on passe à l'usage des infusum aqueux et vineux, des teintures alcoholiques, des poudres et des extraits des *toniques aromatiques*, tels que l'angélique, la sauge, la menthe, la mélisse, l'anis, la cannelle, la vanille, la serpentaire de Virginie, les écorces d'orange, etc., et des fumigations des mêmes plantes. « *Suffitus aromatum muliebria ducit* ». (HIPP., *aph.* 28, *sect.* 5.) Des *amers*, tels que la racine de gentiane jaune, la fleur de petite centaurée, le quassia simarouba, le café torréfié, etc.; des *amers aromatiques*, tels que la camomille, romaine, l'absinthe, les cônes de houblon, le chamœdrys, la racine d'aristoloche, etc.; des *amers purgatifs*, tels que la résine de jalap, le brou de noix, la racine de rhubarbe, etc.; des *amers narcotiques*, tels que l'extrait gommeux d'opium, la décoction très-rapprochée de têtes de pavots, etc. On commence par ceux de ces médicamens, qui ne jouissent qu'à un faible degré des propriétés de leur espèce, et on passe par gradation à ceux qui ont une vertu très-active; on emploie aussi les plantes *crucifères*, telles que

le cresson, le raifort, le cochléaria ; la cardamine des prés, etc. ; les *préparations martiales ferrugineuses*, telles que la teinture de mars tartarisée, le vin chalybé, la teinture de Betzuchef, etc. ; les *acides minéraux*, tels que les acides sulfurique, nitrique alcoholique, muriatique ; les *eaux minérales ferrugineuses* ou *salines*, telles que celles de Spa, Pyrmont, de Vals, de Bussang, de Sedlitz et de Balaruc : ces eaux peuvent être très-avantageuses, surtout quand elles sont prises à leur source ; alors leurs effets sont dus en partie à l'exercice que nécessite le voyage, à la manière dont ces eaux sont administrées, et aux courses qu'il faut faire pour aller les boire aux sommets des hautes montagnes. L'*électricité* et le *galvanisme* ont aussi produit de très-bons effets.

II.e INDICATION. — *Diminuer les forces vitales.*

Si l'excès des forces vitales et la pléthore sanguine déterminent des accidens qui entravent les phénomènes de la puberté, on doit prescrire le repos le plus absolu et une diète sévère ; mettre ensuite le malade à l'usage des boissons faites avec différentes *graines céréales*, comme le gruau d'avoine, le riz, l'orge, le maïs, etc. ; les infusions de substances mucoso-sucrées, telles que les racines de chiendent, de réglisses, les décoctums de sébestes, de jujubes, de dattes, de figues, et autres fruits ; les *substances gélatineuses*, comme l'eau ou le bouillon de poulet, de veau et de tortue. On passe ensuite à l'usage des sucs et des boissons rafraîchissantes, telles que celles faites avec les végétaux acides, comme les oseilles, le verjus, la laitue, le pourpier, la poirée, la jombarbe, les framboises, les groseilles, les mûres, les citrons, les oranges, etc. Outre qu'on prescrit ces différentes substances en boissons, on les administre encore en lotions, en lavemens, etc. On retire aussi de très-bons effets des bains, des demi-bains, des pédiluves, de la saignée générale ou locale, des ventouses simples ou scarifiées, des vésicatoires, des cautères et des sétons. C'est ici que le médecin doit apporter la plus grande attention pour reconnaître le tempérament,

l'âge et les habitudes de son malade, afin de ne rien prescrire que ce qui est indispensable ; car l'emploi des moyens antiphlogistiques trop long-temps continués entraîne souvent une prostration très-dangereuse. Les émétiques et les doux laxatifs sont quelquefois indiqués par l'embarras des premières voies ou des intestins, ou bien par la constipation de ces derniers.

Quant aux hémorrhagies supplémentaires, on peut les abandonner à elles-mêmes. Si elles n'ont pas lieu par un organe facile à altérer, car l'expérience nous apprend qu'elles n'offrent aucun danger quand leur durée ne se prolonge pas trop long-temps ; lorsqu'au contraire elles déterminent une irritation pernicieuse sur un organe, et qu'elles menacent de l'altérer profondément, on fera tous ses efforts pour attirer le sang vers les organes de la génération, et on emploiera, pour y parvenir, les stimulans locaux ; en même temps on devra pratiquer quelques saignées générales, et prescrire l'usage des boissons mucilagineuses, etc.

III.^e INDICATION. *Augmenter la sensibilité.*

Nous avons déjà vu que l'éducation physique et morale peut avoir une très-grande influence sur la sensibilité, et qu'il est en quelque sorte au pouvoir des parens d'augmenter ou de diminuer cette faculté par l'ordonnance des différentes choses de la vie. Mais la pharmacie offre aussi quelques secours. Occupons-nous de ceux qui peuvent augmenter la sensibilité. Parmi ces moyens, on distingue les boissons obtenues par l'infusion des sommités de différentes labiées aromatiques, telles que les menthes, la mélisse, le romarin, le basilic, la sauge, la lavande, etc. La forte constitution des personnes de cet état permet de passer assez promptement aux emménagogues actifs, tels que la myrrhe, l'aloës, la rue, la sabine, l'ellébore noir, etc. On doit employer les injections vaginales, les fomentations émollientes, les fumigations de quelques substances stimulantes, telles que celles de genièvre, etc. ; les bains, les demi-bains, les pédiluves, les manuluves, les sangsues

à la vulve, ou à l'anus. On peut encore, dans cette circonstance, faire usage de la saignée du pied, que quelques auteurs préfèrent, parce qu'ils croient qu'elle attire le sang vers les extrémités inférieures; de l'électricité et du galvanisme. Le mariage peut être quelquefois très-convenable; car les plaisirs qu'il procure produisent une sorte d'orgasme de l'utérus, et même une inflammation du canal vaginal, ce qui attire le sang vers ces parties, et peut déterminer l'écoulement menstruel. C'est dans la même intention que différens peuples du midi sont dans l'usage de provoquer l'éruption des règles au moyen d'une certaine quantité de fourmis qu'ils introduisent dans le vagin. *Vigarous* rapporte, dans son ouvrage sur les maladies des femmes, un moyen que les médecins de Syracuse employaient pour provoquer l'écoulement des règles : ils s'informaient peu, dit cet auteur, des causes particulières qui avaient déterminé le mal, et tranquilles sur les accidens subséquens, ils remplissaient de neige un sachet de deux pieds de longueur, et de sept à huit pouces de diamètre, couchaient la malade sur la paille, plaçaient le sac de neige sous la région lombaire, et le remplissaient jusqu'à ce que l'évacuation reparût, ce qui avait lieu infailliblement : alors ils la faisaient remettre au lit, et soutenaient l'effet du remède avec une boisson dans laquelle ils mettaient beaucoup de neige fondue. (Ce moyen pouvait peut-être stimuler avantageusement dans le cas d'insensibilité locale.) Nous ne pouvons cependant passer sous silence que l'eau résultant de la neige fondue est une fort mauvaise et même dangereuse boisson, car elle produit une phlogose des gencives suivie de leur ulcération accompagnée d'engorgement des glandes voisines, ainsi que l'a observé un professeur de cette école dans les notes qu'il a publiées pour servir à l'histoire médicale de l'armée d'Italie. (*Voyez* le Journal de M. *Sédillot*, 1.er volume.)

IV.e INDICATION. *Émousser la sensibilité.*

Comme nous l'avons dit précédemment, c'est une loi fondamen-

tale de l'économie animale que les organes ne croissent et ne se fortifient qu'en remplissant la mesure d'action qui leur est propre. Lorsqu'ils sont suffisamment exercés, les forces de la vie, appelées sans cesse vers chacun d'eux, se distribuent entre tous, suivant une proportion constante et uniforme ; et de cette distribution toujours régulière résulte l'harmonie générale. Par une raison inverse, la longue inaction d'un système d'organes, en le privant de la portion d'influence qu'il devrait avoir sur les actes de la vie, arrête jusqu'à un certain point son accroissement, et laisse acquérir aux autres un excès de prépondérance. C'est ainsi que le système nerveux et le système musculaire se contre-balancent; mais quand l'inaction du dernier permet à l'autre un développement considérable, il s'ensuit un excès de sensibilité qui nuit d'une manière très-marquée aux phénomènes de la menstruation. Si on a négligé les secours qu'offre l'hygiène bien entendue, on doit recourir à la pharmacie, dont les moyens agissent, en ce cas, en relevant le ton du système musculaire ; et par-là font perdre au système nerveux une partie de son influence. Ces médicamens sont nommés *stimulans diffusibles ;* d'autres portent spécialement leur action sur les fonctions cérébrales, et provoquent l'engourdissement et le sommeil. Parmi les premiers, on distingue le camphre, l'acide boracique, l'ammoniaque, l'éther sulfurique, les racines de valériane et de pivoine ; les feuilles *chénopodium-vulvaria*, et des différentes espèces de thé ; les fleurs de tilleul et d'oranger ; les gommes résines fétides, comme le galbanum, le sagapénum, et particulièrement la gomme ammoniaque, et l'assa-fœtida, les huiles de pétrole et de naphte, celle animale de *Dippel.* On emploie souvent aussi avec beaucoup de succès le castoréum et le musc. Parmi les secondes, se remarquent l'opium, et les différentes préparations opiacées, seules, ou unies au camphre, ou autres médicamens ; la thériaque, le diascordium, la pulpe ou l'extrait de jusquiame, de belladona, de stramonium, l'aconit-napel, les feuilles de morelle noire, les tiges de douce-amère, etc. Quelques praticiens recommandent aussi l'usage de l'acétate de

cuivre, et de l'acétate de cuivre et d'ammoniaque réunis ; mais on ne saurait trop prendre de précautions, car leur emploi peut être suivi d'accidens très-dangereux. On mélange ces médicamens, on les modifie l'un par l'autre, on les administre sous telle ou telle forme, suivant la susceptibilité individuelle.

On a proposé, dans ces derniers temps, de se servir d'aimans artificiels, ou de morceaux d'acier aimanté, auxquels on donne la forme de serre-tête, de collier, de bracelets, de plaques, etc., suivant la partie sur laquelle on se propose d'agir. Ces applications peuvent être permanentes ou momentanées, et produisent quelquefois le calme du système nerveux, effet physique auquel cependant l'imagination du malade peut avoir aussi beaucoup de part.

Pour obtenir tout l'effet qu'on peut espérer de ces médicamens, il faut en soutenir l'action par l'emploi convenable des choses de l'hygiène, parmi lesquelles on distingue les exercices du corps, le calme des facultés morales, le fréquent usage des bains tièdes, etc., autrement ils amèneraient insensiblement une plus grande susceptibilité, et l'économie deviendrait peu à peu tout-à-fait insensible à leur action.

Nota. Le plus souvent, les hémorrhagies supplémentaires ou les déviations ne sont point nuisibles et peuvent être abandonnées à la nature ; mais lorsqu'elles altèrent la santé ou l'organe qui en est le siège, il faut tâcher de les faire cesser, non pas en arrêtant subitement cette effusion sanguine par des topiques astringens ou autres, mais par le traitement modifié suivant le manque de forces ou leur excès ; le défaut ou l'excès de la sensibilité, etc., si on parvient à faire prendre son cours à l'éruption, ordinairement toutes les hémorrhagies supplémentaires disparaissent ou peuvent être arrêtées sans inconvéniens.

Moyens chirurgicaux.

Quand les dispositions contre nature des organes de la génération sont cause de la rétention des règles, la chirurgie fournit des moyens

qui sont couronnés de succès dans le plus grand nombre de cas.

Le vagin peut être obturé complètement ou incomplètement; dans le premier cas, le sang des règles ne peut s'échapper; on trouve l'ouverture du vagin hermétiquement fermée par une membrane que pousse en avant l'effort du sang qu'elle empêche de sortir; il faut inciser cette membrane à l'aide de la sonde cannelée et du bistouri; cette incision donne issue à une plus ou moins grande quantité de sang noirâtre, mêlé de caillots quelquefois très-fétides; il faut laver ces parties, introduire ensuite une mèche de charpie dans l'ouverture du vagin, et recouvrir les lambeaux incisés d'un corps gras pour en faciliter la suppuration et empêcher la réunion. Lorsque le vagin n'est obturé qu'incomplètement, la menstruation peut avoir lieu; mais la défloration est très-difficile, quelquefois même impossible; il faut d'abord relâcher la membrane par des bains, des fomentations, des fumigations et des injections émollientes, et si ce traitement est insuffisant pour permettre au doigt indicateur de déchirer la membrane, on l'incise et on se comporte comme dans le premier cas.

Le manque de la partie inférieure du vagin, son remplacement par un tissu solide, et son ouverture dans le rectum, sont extrêmemens rares, et presque toujours incurables : on a proposé, dans les deux premiers cas, de s'assurer d'abord de l'existence de l'utérus et du vagin, en introduisant le doigt indicateur dans le rectum et une sonde dans la vessie, de faire ensuite une incision au bas de la vulve, et de chercher à pénétrer dans la partie existante du canal, ou même jusqu'au col de la matrice; mais on court le risque d'ouvrir la vessie et le rectum. Deux opérations semblables rapportées par *Dehaën* furent mortelles; dans l'une, on perça le rectum; dans l'autre, on pénétra jusque dans la cavité de la vessie. Le baron *Les Genettes* a rapporté, dans le Journal de Médecine alors rédigé par *Bacher*, une observation qui lui présenta une conformation de fœtus qui laissait des doutes sur le sexe, en laissant croire pourtant qu'il n'y avait qu'une imperforation du vagin. L'opération qui pou-

vait y remédier ayant été faite (c'était sur un cadavre), il ne se trouva point de vagin; mais, à la distance ordinaire, on rencontra une matrice bien conformée.

Comme nous venons de le voir, tout ce traitement consiste dans une opération chirurgicale qui remédie à tout, et guérit comme par enchantement; le plus difficile est de discerner promptement les cas où l'on doit avoir recours à ce moyen. Ainsi, lorsqu'une jeune personne à l'âge de la puberté éprouve à différentes reprises, et toujours sans effet, les symptômes de menstruation, et qu'il s'y joint des douleurs toujours croissantes dans les lombes, qu'il se manifeste dans l'hypogastre une tumeur plus ou moins volumineuse, et surtout lorsque la rétention ne peut être attribuée à aucune des causes prédisposantes et occasionnelles que j'ai indiquées plus haut, dès-lors on est en droit de soupçonner un vice de conformation, et il est indispensable de s'en assurer avant de commencer aucun autre traitement.

Quelques conseils sur les maladies produites par l'excès des jouissances vénériennes.

En traçant le tableau des maladies produites par l'abus des plaisirs vénériens, nous avons fait voir que la modération seule peut garantir la vie des infirmités auxquelles elle est infailliblement sujette, si l'on s'abandonne aux écarts d'une imagination déréglée ou aux excès de la débauche. Cependant, si les conseils de la raison n'ont pas été entendus, la médecine vient au secours du malheureux qui la réclame, et fait des efforts trop souvent inutiles pour relever ses forces épuisées. La difficulté n'est pas de démêler exactement la nature et la cause du mal; c'est comme le disent *Lewis*, *Tissot*, et autres auteurs, une espèce de consomption dorsale produite par le relâchement général des fibres, la faiblesse du genre nerveux, et l'altération des fluides; mais quoiqu'on connaisse la maladie, et qu'on ne puisse être embarrassé sur l'indication à remplir, il est très-difficile de trouver un traitement convenable; il dépend de

toutes les parties ; il faut leur rendre leur force ; c'est là l'essentiel, mais c'est aussi la difficulté.

Des officieux qui ignorent parfaitement la médecine, mais qui en parlent beaucoup plus que ceux qui la savent, croiront ou diront qu'il est fort aisé de remplir cette indication, et qu'avec de bons alimens et quelques *cordiaux* dont nos boutiques abondent, de *quelques infusions de chair de seine-marin*, d'un *scrupule de chair de lion, ou d'un peu de queue de cerf réduite* en poudre, et autres médicamens plus ridicules encore, ils parviendront *à fortifier tous les corps, échauffer le sang, stimuler les organes génitaux*, et faire enfin avec la plus grande facilité un Hercule d'un agonisant, et ce qui est plus extraordinaire encore, c'est de voir que des personnes raisonnables d'ailleurs accordent quelque confiance à des impudens de ce genre ; aussi les voit-on colporter hardiment *leurs pilules argentées, leurs médecines aussi douces que le miel*, bien d'autres niaiseries de ce genre, ce qui ne tire point à grande conséquence pour la plupart des malades et des maladies, parce qu'ordinairement les *simples* qui entrent dans la composition de ces belles recettes sont très-innocentes, et ne font pas plus de mal que de bien ; mais quand il s'agit d'un individu qui a épuisé ses forces dans les plaisirs des sens, *les élixirs, les sirops, les philtres* qu'ils vendent, sont la plupart composés de médicamens très-actifs et très-dangereux, et c'est dans ce cas qu'il est indispensable de signaler la jonglerie ; car on a vu l'opium et les cantharides (médicamens très-employés par nos vendeurs) produire les effets les plus malheureux, entraîner souvent la mort de ceux qui avaient eu l'imprudence de suivre d'aussi pernicieux conseils, sans même avoir auparavant procuré les forces promises. Les auteurs sont pleins d'observations de ce genre ; quand donc l'expérience du passé servira-t-elle de guide pour notre conduite ?

C'est par l'emploi bien dirigé des moyens qui appartiennent à l'hygiène qu'on peut espérer d'obtenir l'amélioration d'un état aussi désespéré que celui de la consomption dorsale ; c'est en suivant gra-

duellement les forces du malade qu'on parviendra à le faire passer lentement et insensiblement des lieux où l'air est doux, et même un peu épais, à ceux où il est plus vif et plus léger; des alimens nourrissans très-faciles à digérer à ceux qui obligeront son estomac à faire quelques efforts pour en retirer le suc nourrissant; les exercices du corps serviront aussi très-bien à relever peu à peu l'énergie musculaire, et avec elle celle des fibres en général, et modéreront l'excessive susceptibilité nerveuse.

Une infinité d'autres moyens hygiéniques doivent être employés par le médecin qui dirigera le malade; mais il ne faut pas de médicamens, si on en excepte cependant ceux qui peuvent devenir nécessaires pour combattre les symptômes particuliers qui pourraient survenir pendant le cours du traitement. C'est ici qu'il serait d'un très-grand avantage, ainsi que le dit avec tant de sagesse l'ingénieux *Zimmermann*, que le médecin et le malade fussent réunis par les liens d'une étroite amitié dans le commerce habituel de la vie; alors les plaisirs, les habitudes et la manière de vivre étant dirigés par un ami prudent et éclairé, on pourrait espérer les plus heureux résultats.

J'avoue, sans aucune difficulté, que cette dissertation probatoire est restée bien au-dessous de ce qu'elle pouvait être, et qu'elle est bien loin d'atteindre le but que je m'étais proposé; mais pour terminer dignement un tel sujet, il ne suffit pas de l'entrevoir; une tâche aussi difficile demandait du temps, exigeait beaucoup de recherches, et surtout du génie et des connaissances auxquelles le zèle ne peut jamais suppléer.

Lorsque mes études ultérieures et ma propre expérience m'auront facilité les moyens de perfectionner ce travail, j'espère le reprendre, lui donner plus de développement et le terminer d'une manière plus satisfaisante.

En attendant, je m'estimerai heureux si cette dissertation suffit pour montrer aux illustres professeurs de cette École que je ne me suis point écarté des préceptes qu'ils répandent dans leurs doctes leçons, et dont je me suis efforcé de profiter.

APHORISMI.

I.

Ea quibus menses retardantur sunt, frigus immodicum, mœstitia, repentina exanimatio, evacuatio nimia, victus incrassans, humorum cruditas, pharmaca astringentia, et hæc quidem omnia sanguinis lentorem augent. *Freind., Emmenol., cap.* 9, *p.* 76.

II.

Provocantur menses ab evacuatione periodicâ inhabitâ, victu copioso, succi pleno, potione spiritibus abundante, vitâ molli ac otiosâ, necnon vi libidines exquisitas fingendi, plantis emmenagogis, tùm demùm ab omnibus aut quibus plethora, aut sanguinis motis augetur. *Freind., Emmenol., cap.* 9, *p.* 75.

III.

Plurimæ quidem affectiones in pueris judicantur ad pubertatem accedentibus. Quæ verò in pueris permanserint, neque solutæ fuerint circa pubertatem, aut in fœminis circa menstruorum eruptiones diù perseverare solent. *Hip., aph.* 28, *sect.* 3.

IV.

Quibus epilepsiæ ante pubertatem contingunt, mutationem habent. Quibus verò accidunt vigenti quinque annos natis, hi plerumquè commoriuntur. *Hip., aph.* 7, *sect.* 5.

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Hip., aph.* 57, *ibid.*

VI.

Quibus feminis menstrua non proveniunt, necesse est capitis

acerbissimi dolores sint, vel quælibet alia pars morbo infestetur. *Cels., lib.* 2, *cap.* 1, *sect.* 4.

VII.

Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeant, fœtum sanum esse difficile. *Hip., aph.* 60, *ibid.*

VIII.

Quies immodica sterilitatem inducit, quia ex consummato otio uteri replentur pituita et muco. *Mercurial., lib.* 1, *de Morb. mulier., cap.* 8.

IX.

Vigiliæ immodicæ menses supprimere solent. *Hier. Mercurial., lib.* 4, *de Morb. mulier.*

X.

Labor, cibus, potus, somnus, Venus, omnia mediocria. *Hip., lib.* 6, *epid. part.* 6, *aphor.* 5.

XI.

Ultimum suppressionis menstruæ remedium vulgò habetur coïtus, quem ideò fœminis passim commendant auctores. *Freind., Emmenol., cap.* 73.

XII.

Moderatæ Veneris salutaris sæpissimè est usus. *Roderic a Castro, lib.* 3, *de Natur. mulier., cap.* 8.